

LE
SUICIDE,

PAR
SERVAN DE SUGNY.



Publication de Charles LEMESLE.

PARIS.

V^e CHARLES-BÉCHET, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N. 69.

WERDET. LECOINTE ET POUGIN.

—ooo—
M DCCC XXXII.

LE

SUICIDE,

PAR

SERVAN DE SUGNY

Publication de Charles LEMESLE

PARIS.

V^e CHARLES-BÉCHET, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTES, N^o 59.

WERDET. LECOINTE ET POUGIN.

M DCCC XXXII.

NOTICE SUR SERVAN DE SUGNY.

Les lettres ont fait une perte douloureuse dans la personne de Servan de Sugny. Ce jeune poète, *enlevé* dans la vigueur de l'âge et du talent, aurait ajouté sans doute, de nouveaux titres, à la brillante renommée que ses honorables travaux lui avaient déjà légitimement acquise.

Né à Lyon, en, 1796, il se livra d'abord à la carrière du barreau, où il trouvait dans sa famille des modèles propres à lui inspirer une généreuse émulation. Mais il quitta bientôt la chicane pour la poésie : les muses l'emportèrent sur Barthole et Cujas. Nourri de la lecture des chefs d'œuvre antiques, il débuta dans le monde poétique par une traduction en vers de Théocrite. Son estimable ouvrage obtint un succès mérité : les justes encouragemens de la critique l'engagèrent à le corriger avec un soin sévère ; et la seconde édition, supérieure à la première sous le rapport de la fidélité et de l'élégance, s'est classée parmi les meilleurs ouvrages de ce genre, dont s'honore la littérature française. La versification ; de Servan de Sugny est harmonieuse, pure, facile, abondante. On retrouve dans sa traduction un sentiment parfait des beautés tour-à-tour naïves et malignes du chancre syracusain. Les divers tons de Théocrite y sont reproduits avec un rare talent.

Une autre traduction, celle du fameux épithalame de Catulle sur les noces de *Thétis et de Pelée*, témoigne encore des fortes études et du solide mérite de son auteur.

Non content de travailler sur les pensées des autres, il composa un grand nombre d'ouvrages qui attestent de l'imagination et une instruction variée. Trois tragédies, *Mazeppa*, *le duc d'Otrante* et *le Siège de Rouen*, auraient probablement obtenu du succès, si leur auteur les eût exposées aux chances de la représentation.

Sa muse chanta toujours pour le malheur et pour l'héroïsme. La sainte insurrection de la Grèce, le sublime réveil de la Liberté polonaise, lui inspirèrent de touchans et nobles accords.

Habile à varier le son de sa lyre, il réussit également dans la poésie légère. Il y a de l'esprit et de la grâce dans un discours qu'il composa pour l'ouverture de la nouvelle salle de spectacle de Lyon. Mais c'est surtout

dans ses *Satires contemporaines* qu'il prouva le mieux là rare flexibilité de sentaient. Les ridicules et les travers qui vivront encore long-temps en France, malgré les progrès des lumières et de la raison, sont fustigés par lui d'une main hardie et vigoureuse. Il s'attache aux choses, non aux personnes. Ses satires portent donc un autre caractère ; que la plupart des ouvrages de ce genre, qui ne sont en général que des personnalités ;

Beaucoup d'autres compositions d'une moindre importance servirent à le reposer en quelque sorte des grands travaux auxquels il se consacrait avec une rare patience. Poète distingué, Servan de Sugny fut aussi un habile prosateur. Il publia un roman, la Chaumière d'Oullins, dans lequel une pensée vraiment populaire est développée dans, un style, élégant et facile. Son autre roman, intitulé *le Suicide*, présente les mêmes qualités. Nous ne doutons pas que sa lecture n'excite un intérêt vif et soutenu.

On voit que la carrière littéraire de Servan de Sugny, malgré sa brièveté, a été remplie par d'utiles et estimables travaux. Aimant les lettres pour elles-mêmes, il était étranger à toute intrigue, à toute coterie. Membre de l'Académie de Lyon et de la Société phylotéchnique de Paris, ces deux titres suffirent à son ambition. La douceur de son caractère ne lui attira que des amis dans une carrière où trop souvent les succès éveillent la jalousie et la haine.

Dans la vie privée, il possédait tous les élémens propres à assurer le bonheur. Les lecteurs qui désirent de plus grands détails sur ce jeune poète, peuvent recourir à la notice que M. Bignan lui a consacrée en tête du recueil de ses poésies qui vient de paraître. Ils y trouveront une fidèle analyse de tous ses travaux, une juste appréciation de son caractère et de son mérite. Nous reproduisons ici les réflexions qui terminent cette notice.

Quant à l'existence intérieure, il jouissait de tout ce qui en compose le charme : une femme, douée de grâces et de vertus aimables, deux enfans jeunes encore, un cercle d'amis fidèles qu'attirait le charme de sa spirituelle et instructive conversation, lui rendaient la vie précieuse, et ces illusions de félicité que rêve l'ardente imagination des poètes, il n'avait qu'à promener ses regards autour de lui pour les voir réalisées. Les douces occupations des Muses ne lui faisaient rien perdre des affections et des joies de la famille.

Malheureux jeune homme ! un avenir de bonheur et de poésie fermentait dans son cœur, et voilà que la mort est venue en étouffer de germe ! Attaqué d'une cruelle maladie de poitrine, il s'était retiré dans la maison de campagne de l'un de ses amis, près d'Orléans ; mais l'air pur des champs ne

devait pas ranimer le souffle de sa vie prêt à s'exhaler. Du moins il conserva jusqu'au dernier jour l'usage de toute sa pensée : d'une voix déjà mourante, il dictait encore des vers, demandant à la poésie de lui adoucir les longues souffrances auxquelles il succomba enfin le 12 octobre 1831, dans sa trente-cinquième année.

PREFACE.

On a discuté longtemps, on discute encore tous les jours la question du suicide. — C'est un crime disent les uns. — C'est un droit, répondent les autres. — C'est une lâcheté, crie bien haut le plus grand nombre, par la raison que le plus grand nombre a peur de l'autre monde, et n'est pas fâché de se donner un air de bravoure, en restant dans celui-ci. *Les hommes*, dit Bacon, *ont peur de mourir, comme les enfans de passer dans une chambre obscure.*

L'auteur de ce livre s'est demandé à son tour : Qu'est-ce que le suicide ? Et laissant de côté le droit, ne voyant que le fait, il s'est répandu sans hésiter : C'est un mal.

Oui, le suicide est un mal, car il va contre l'ordre de la nature, il brise violemment son ouvrage : en ne l'envisageant même que sous le point de vue matériel, il détruit, il anéantit, et ne produit rien.

C'est un mal qui prend sa source dans bien d'autres maux, la misère, la satiété, le désespoir, l'amour-propre ; et tous ces maux, qui ont avec le suicide le rapport de la cause à l'effet, résultent du mauvais arrangement des choses ici-bas, de l'injuste partage des plaisirs et des peines.

Que faire donc pour empêcher le suicide ?

Réformer la société ? ce serait le plus sûr, mais c'est le plus long. En fait de réforme sociale, l'œuvre de tout un siècle, est encore bien peu de chose.

Moraliser, prêcher, conseiller, agir sur les individus par voie de persuasion ou d'autorité ? c'est le moyen le plus facile, le seul possible même à qui n'a qu'une plume à la main. C'est aussi celui qu'on a le plus souvent employé, sans trouver jusqu'ici d'argument décisif et péremptoire contre le suicide ; la preuve, c'est qu'on ne cesse d'en voir les exemples se multiplier.

Et sous combien de formes le suicide ne se présente-t-il pas à nos regards, à l'avide curiosité d'une classe brillante et frivole qui en cherche dès le matin les sinistres relations dans le journal, pour avoir le plaisir de frissonner, en prenant son café bien chaud, ou en découpant sa côtelette !

Entre ce lord, riche à millions et dégoûté de tout, qui se brûle la cervelle pour s'épargner l'ennui de remettre tous les jours ses boucles à jarretières, et la jeune fille qui s'asphyxie dans son galetas, parce qu'on lui a dit que son amant allait en épouser une autre ; entre le joueur qui vient de ruiner sa famille, et l'ouvrier qui ne sait plus où trouver de quoi nourrir la sienne, qui tous deux se plongent dans la rivière à quelques pas de distance, que d'affreuses variétés offrent les annales du suicide ! que de nuances terribles et sanglantes à décrire et à énumérer ! Ah ! nomment rattacher à la vie, comment retenir sur le bord du précipice ces martyrs d'une douleur poignante, fiévreuse, délirante, mais que le temps aurait pu calmer, qu'un secours, un conseil donné à propos pouvaient à jamais guérir ?

Quand on jette un coup-d'œil sur les livres, les traités, les discours composés dans le but de détourner du suicide, on ne peut trop s'affliger de leur insuffisance : on reconnaît avec étonnement et douleur la faiblesse des armes forgées par la raison et l'imagination contre cette erreur déplorable.

La philosophie ancienne se partageait en plusieurs sectes, qui différaient sur ce point comme sur tant d'autres. Si les Platoniciens soutenaient que la vie est un poste dans lequel Dieu a placé l'homme, et d'où par, conséquent il ne peut sortir, quand il lui plait, les Stoïciens permettaient le suicide à leurs sages.

Si l'Eglise réproouve le suicide, si même elle le punit par le refus de sépulture, il s'est trouvé, néanmoins des docteurs qui ont fait des livres pour prouver qu'aucun texte de l'Écriture n'en prononçait la condamnation. Ainsi le docteur anglais Donne, dans son *Biathanatos*, a cité les exemples de Samson, d'Éléazar, dont la mort fut volontaire et cependant agréable à Dieu. Suivant le docteur, Jésus-Christ lui-même, allant au-devant de la mort pour racheter les hommes, est un magnifique exemple du suicide, que plus tard des milliers de martyrs ont inutilement.

Saint Ambroise n'a-t-il pas écrit que *Dieu ne peut s'offenser de notre mort, lorsque nous la prenons comme remède ?*

Et comme si le ridicule devait se glisser partout, jusques dans les sujets les plus sombres, un bon royaliste du dix-septième siècle, l'abbé de Saint-Cyran, n'a-t-il pas enseigné qu'il est *permis, ordonné même, dans certain cas, du sujet de sacrifier sa vie pour sauver celle, de son prince ?*

Passons aux moralistes : voyons s'ils nous fourniront un seul argument capable de sauver une existence utile.

Voici un écrivain qui date de cent ans au plus : Ecoutez bien, vous tous qui êtes décidés à mourir : Le but que le Créateur a, en créant un homme, est sûrement qu'il continue à exister, et à vivre aussi longtemps qu'il plaira à Dieu : et comme cette fin seule n'est pas digne d'un Dieu si parfait il faut ajouter qu'il veut que l'homme vive pour la gloire du Créateur et pour manifester ses perfections. Or, ce but est frustré par le suicide. *L'homme, en se détruisant, enlève du monde un ouvrage qui était destiné à la manifestation des perfections divines.*

Si vous n'êtes pas encore convaincus, le moraliste continue : « Nous ne sommes pas au monde uniquement pour nous mêmes. Nous sommes dans une liaison étroite avec les autres hommes, avec notre patrie, avec nos proches, avec notre famille. Chacun exige de nous certains devoirs auxquels nous ne pouvons pas nous soustraire nous-mêmes. C'est donc violer les devoirs de la société que de la quitter avant le temps et dans le moment où nous pourrions lui rendre les services que nous lui devons. On ne peut pas dire qu'un homme se puisse trouver dans un cas où il soit assuré qu'il n'est d'aucune utilité pour la société. Ce cas n'est point du tout possible. Dans la maladie la plus désespérée, un homme peut être utile aux autres, ne fût-ce que pour l'exemple de fermeté et de patience qu'il leur donne... »

Voulez-vous quelque chose de plus fort ? le moraliste va son train : « En se privant « de la vie, on néglige ce qu'on se doit à soi-même, on se prive des moyens de se perfectionner davantage dans ce monde. Il est vrai que ceux qui se tuent eux-mêmes regardent la mort comme un état plus heureux que la vie ; mais c'est en quoi ils raisonnent mal ; ils ne peuvent jamais avoir une entière certitude... »

Bravo, le moraliste ! Osez donc vous tuer après cela !

La poésie est cent fois plus entraînante, plus persuasive avec sa logique de passion, de sentiment et d'images. Prenez Virgile : dans sa description de l'Enfer, il dit un mot des suicidés qu'il place à côté des enfans ravis, à la mamelle et des hommes, que la calomnie a livrés à la mort : ce mot est puissant, victorieux ; il déroule toute une éternité de regrets et d'amertume :

Quàm vellem ethere in alto Nunc et pauperiem et duros perferre labores !¹

Il y a plus de force dans ce vers et demi que dans vingt traités de morale.

Et le Dante ! le terrible Dante ! c'est lui qui frappe, qui punit, qui déshonore le suicide !

Ouvrez le treizième chant, de L'ENFER : vous y verrez Minos s'emparer de l'âme, qui s'est dépouillée avant le temps de son enveloppe mortelle, la lancer dans une forêt, où elle germe et grandit sous la forme d'une plante sauvage ; vous la verrez souffrir sous la dent des harpies qui brouillent son feuillage ; vous l'entendrez gémir et se plaindre douloureusement. Enfin, au jour du jugement, quand la trompette fatale réveillera les générations endormies, qui se lèveront de la tombe en chair et en os, cette âme ne reprendra pas son corps pour s'en couvrir, comme le feront toutes les autres, mais pour le traîner ou le suspendre aux branches de la forêt funèbre. « Car, ajoute le poète, il n'est pas juste que l'homme jouisse de ce que lui-même s'est enlevé. »

Che-non è giusto aver ciò ch'uom si toglie.

Quelle image que celle de cette âme forcée de rester nue, de transir et de grelotter, en présence de ces myriades d'âmes, qui revêtent des habits de fête ! quel châtiment que celui d'être obligé de pendre au croc son enveloppe, comme un trophée désormais impérissable de son crime !

Voilà ce que la poésie payenne et chrétienne, ce que Virgile et le Dante ont fait contre le suicide ! Mais qu'espérer de leurs fictions, quelque grandes et sublimes qu'elles soient, dans un siècle tout positif, qui se vante de n'avoir plus d'illusions ?

Vers le milieu du siècle dernier, apparut en France un écrivain qui réunissait à la parole des poètes la pensée du philosophe et la méthode du logicien ; cet écrivain qu'on a déjà nommé, c'était Jean-Jacques Rousseau. Dans son *Héloïse*, il approfondit la question du suicide ; deux lettres ; qui se suivent et se répondent, contiennent les argumens pour et contre. Transcrivons d'abord ici quelques passages de la première ; C'est l'avocat du suicide qui parle :

Plus j'y réfléchis, plus je trouve que la question se réduit à cette proposition fondamentale : chercher son bien et fuir son mal en ce qui n'offense point autrui, c'est, le droit de la nature. Quand notre vie est un mal pour nous, et n'est un bien pour personne, il est donc permis de s'en délivrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente et certaine, je pense

que c'est celle-là, et si l'on venait à bout de la renverser il n'y a point d'action humaine dont on ne pût faire un crime.

« Que disent là-dessus nos sophistes ? Premièrement, ils regardent la vie comme une chose qui n'est pas à nous, parce qu'elle nous a été donnée ; mais c'est précisément parce qu'elle nous a été donnée qu'elle est à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras ? Cependant, quand ils craignent la gangrène, ils s'en font couper un, et tous les deux, s'il le faut. La parité est exacte pour qui croit l'immortalité de l'âme ; car si je sacrifie mon bras à la conservation d'une chose plus précieuse, qui est mon corps, je sacrifie mon corps à la conservation d'une chose plus précieuse, qui est mon bien-être. Si tous les dons que le ciel nous a faits sont naturellement des biens pour nous, ils ne sont que trop sujets à changer de nature, et il y ajouta la raison pour nous apprendre à les discerner. Si cette règle, ne nous autorisait pas à choisir les uns et rejeter les autres, quel serait son usage parmi les hommes ?

Cette objection, si peu solide, ils la retournent de mille manières. Ils regardent l'homme vivant sur la terre comme un soldat mis en faction. Dieu, disent-ils, t'a placé dans ce monde, pourquoi en sors-tu sans son congé ? Mais toi-même, il t'a placé dans ta ville, pourquoi en sors-tu sans son congé ? Le congé n'est-il pas dans le maître ? En quelque lieu qu'il me place, soit dans un corps, soit sur la terre, c'est pour y rester autant que j'y suis bien, et pour en sortir dès que j'y suis mal. Voilà la voix de la nature et la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre, j'en conviens ; mais quand je meurs naturellement, Dieu ne m'ordonne pas de quitter la vie, il me l'ôte : c'est en la rendant insupportable qu'il m'ordonne de la quitter. Dans le premier cas, je résiste de toute ma force, dans le second, j'ai le mérite d'obéir.

Concevez-vous qu'il y ait des gens assez injustes pour taxer la mort volontaire de rébellion contre la Providence, comme si l'on voulait se soustraire à ses lois ? Ce n'est point pour s'y soustraire qu'on cesse de vivre, c'est pour les exécuter. Quoi ! Dieu n'a-t-il de pouvoir que sur mon corps ? Est-il quelque lieu dans l'univers où quelqu'être existant ne soit pas sous sa main ? et agira-t-il moins immédiatement sur moi, quand ma substance épurée sera plus unie et plus semblable à la sienne ? Non, sa justice et sa bonté font mon espoir ; et si je croyais que la mort pût me soustraire à sa puissance, je ne voudrais plus mourir.

C'est un des sophismes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités sublimes. Si ton esclave se tuait, dit Socrate à Cébès, ne le punirais-tu pas, s'il était

possible, pour t'avoir injustement privé de ton bien ? Bon Socrate, que nous dites-vous ? N'appartient on plus à Dieu quand on est mort ? Ce n'est point cela du tout ; mais il fallait dire : Si tu charges ton esclave d'un vêtement qui le gêne dans le service qu'il te doit, le puniras tu d'avoir quitté cet habit pour mieux faire son service ? La grande erreur est de donner trop d'importance à la vie, comme si notre être en dépendait, et qu'après la mort en ne fût plus rien. Notre vie n'est rien, aux yeux de Dieu ; elle ne doit rien, être aux yeux de la raison, elle ne doit rien être aux nôtres, et quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode. Est-ce la peine d'en faire un si grand bruit ? Milord, ces déclamateurs ne sont point de banne foi. Absurdes et cruels dans leurs raisonnemens, ils aggravent le prétendu crime, comme si l'on s'ôtait l'existence, et le punissent, comme si l'on existait toujours.

Quant au Phédon, qui leur a fourni le seul argument spécieux qu'ils aient jamais employé, cette question n'y est traitée que très légèrement et comme en passant. Socrate, condamné par jugement inique à perdre la vie dans quelques heures, n'avait pas besoin d'examiner bien attentivement s'il lui était permis d'en disposer. En supposant qu'il ait tenu réellement les discours que Platon lui fait tenir, croyez-moi, Milord, il les eût médités avec plus de soin dans l'occasion de les mettre en pratique ; et la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucune bonne objection contre le droit de disposer de sa propre vie, c'est que Caton le lut par deux fois tout entier la nuit même qu'il quitta la terre.

Ce n'est pas tout : après avoir nié que la vie puisse être un mal, pour nous ôter le droit de nous en défaire, ils disent ensuite qu'elle est un mal, pour nous ; reprocher de ne la pouvoir endurer. Selon eux, c'est une lâcheté de se soustraire à ses douleurs et à ses peines, et il n'y a jamais que des poltrons qui se donnent la mort. O Rome, conquérante du monde, quelle troupe de poltrons t'en donna l'empire ! Qu'Artie, Eponine, Lucrece soient dans le nombre, elles étaient femmes. Mais Brutus, niais Cassius, et toi qui partageais avec les Dieux les respects de la terre étonnée, grand et divin Caton, toi dont l'image auguste et sacrée animait les Romains d'un saint zèle, et faisait frémir les tyrans, tes fiers admirateurs ne pensaient pas qu'un jour dans le coin poudreux d'un collège, de vils rhéteurs prouveraient, que tu ne fus qu'un lâche, pour avoir refusé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers ; Force et grandeur des écrivains modernes, que vous êtes sublimes, et qu'ils sont intrépides la plume à la main ! Mais dites-moi,

brave et vaillant héros, qui vous sauvez si courageusement d'un combat pour supporter plus long-temps la peine de vivre, quand un tison brûlant vient à tomber sur cette éloquente main, pourquoi la retirez-vous si vite ? Quoi vous avez la lâcheté de n'oser soutenir l'ardeur du feu ! Rien, dites-vous ne m'oblige à supporter le tison ; et moi, qui m'oblige à supporter la vie ? La génération d'un homme a-t-elle coûté plus à la Providence que celle d'un fœtu, et l'une et l'autre n'est-elle pas également son ouvrage ?

Sans doute, il y a du courage à souffrir avec constance des maux qu'on ne peut éviter ; mais il n'y a qu'un insensé qui souffre volontairement ceux dont il peut s'exempter sans mal faire, et c'est souvent un très grand mal d'endurer un mal sans nécessité. Celui qui ne sait pas se délivrer d'une vie douloureuse par une prompte mort, ressemblé à celui qui aime mieux laisser envenimer une plaie que de la livrer au fer salutaire d'un chirurgien. Viens, respectable Parisot², coupe-moi cette jambe qui me ferait périr. Je te verrai faire sans sourciller et me laisserai traiter de lâche par le brave qui voit tomber la sienne en pourriture, faute d'oser soutenir la même opération.

Bomston, j'en appelle à votre sagesse et à votre candeur, quelles maximes plus certaines la raison peut-elle déduire de la religion sur la mort volontaire ? Si les chrétiens en ont établi d'opposées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur religion, ni de sa règle unique, qui est d'Écriture, mais seulement des philosophes païens. Lactance et Augustin, qui, les premiers, avancèrent cette nouvelle doctrine, dont Jésus-Christ ni les apôtres n'avaient pas dit un mot, ne s'appuyèrent que sur le raisonnement de Phédon, que j'ai déjà combattu ; de sorte que les fidèles qui croient suivre en cela l'autorité de l'Évangile ne suivent que celle de Platon. En effet, où verra-t-on, dans la Bible entière, une loi contre le suicide, ou même une simple improbation ? et n'est-il pas bien étrange que dans les exemples de gens qui se sont donné la mort on n'y trouve pas un seul mot de blâme contre aucun de ces exemples ! Il y a plus : celui de Samson est autorisé par un prodige qui le venge de ses ennemis. Ce miracle se serait-il fait pour justifier un crime ? et cet homme qui perdit sa force pour s'être laissé séduire par une femme, l'eût-il recouvrée pour commettre un forfait authentique, comme si Dieu lui-même eût voulu tromper les hommes ?

Tu ne tueras point, dit le Décalogue. Que s'ensuit-il de là ? Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne faut tuer ni les malfaiteurs ni les ennemis, et Moïse, qui fit tant mourir de gens, entendait fort mal son propre précepte. S'il y a quelques exceptions, la première est certainement

en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle est exempte de violence et d'injustice ; les deux seules considérations qui puissent rendre l'homicide criminel, est que la nature y a mis d'ailleurs un suffisant obstacle.

Mais, disent-ils encore, souffrez patiemment les maux que Dieu vous envoie ; faites vous un mérite de vos peines. Appliquer ainsi les maximes du Christianisme, que c'est mal en saisir l'esprit ! L'homme est sujet à mille maux, sa vie est un tissu de misères, et il ne semble naître que pour souffrir. De ces maux, ceux qu'il peut éviter, la raison veut qu'il les évite, et la religion, qui n'est jamais contraire à la raison, l'approuve. Mais que leur somme est petite auprès de ceux qu'il est forcé de souffrir malgré lui ! C'est de ceux-ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de se faire un mérite ; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impose, et marque au profit de l'autre vie la résignation dans celle-ci. La véritable pénitence de l'homme lui est imposée par la nature ; s'il endure patiemment tout ce qu'il est contraint d'endurer, il a fait à cet égard tout ce que Dieu lui demande, et si quelqu'un montre assez d'orgueil pour vouloir faire davantage, c'est un fou qu'il faut enfermer, ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons donc sans scrupule tous les maux que nous pouvons fuir ; il ne nous en restera que trop à souffrir encore. Délivrons-nous sans remords de la vie même aussitôt qu'elle est un mal pour nous, puisqu'il dépend de nous de le faire, et qu'en cela nous n'offensons ni Dieu ni les hommes. S'il faut un sacrifice à l'Être suprême, n'est-ce rien que de mourir ? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impose par la voix de la raison, et versons paisiblement dans son sein notre âme qu'il redemande.

« Tels sont les préceptes généraux que le bon sens dicte à tous les hommes, et que la religion autorise. »

Voilà dans toute sa force, dans tout son éclat, la série des argumens en faveur du suicide : rien n'y manque, ni la vigueur du raisonnement, ni la magie du style ; et cependant Rousseau pensait comme nous que le suicide est un mal : il voulait en détourner les hommes. Quels argumens tenait-il donc en réserve, quelle puissance sentait-il dans sa plume pour ne pas désespérer de se combattre lui-même avec avantage ?

Passons à la lettre suivante : l'ami répond à son ami ; d'abord il lui adresse quelques phrases de reproche ; puis il en vient à son système, à ses argumens :

Pour renverser tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une seule chose. Toi qui crois Dieu existant, l'âme immortelle, et la liberté de

l'homme, tu ne penses pas sans doute qu'un être intelligent reçoive un corps, et soit placé sur la terre au hasard, seulement pour vivre, souffrir et mourir ? Il y a bien peut-être à la vie humaine un but, une fin, un objet moral. Je te prie de me répondre clairement sur ce point ; après, quoi nous reprendrons pied à pied ta lettre, et tu rougiras de l'avoir écrite.

Il t'est donc permis, selon toi, de cesser de vivre ? La preuve en est singulière : c'est que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les scélérats ; ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis : il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les commettre ; et dès que la violence de la passion l'emportera sur l'horreur du crime, dans le désir de mal faire ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre ! Je voudrais bien savoir si tu as commencé ? Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens tu prête au Juge suprême qui te demandera compte de ton temps ? Parle, que lui diras-tu ?

Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu, que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter !

« Tu comptes les maux de l'humanité. Tu ne rougis pas d'épuiser les lieux communs cent fois rebattus, et tu dis : La vie est un mal. Mais, regarde, cherche dans l'ordre des choses, si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi même, la vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active et morale, qui doit influencer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, t un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'est pas une modification, passagère, mais son rapport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise.

« Tu t'ennuies de vivre, et tu dis : La vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : L'a vie est un bien ; tu diras plus vrai, sans mieux raisonner, car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections, dérégées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je souffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de ne pas souffrir ? D'abord c'est changer l'état de la question ; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considère un moment le progrès naturel des maux de l'âme directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invétèrent, s'empirent en vieillissant, et détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations extrêmes et passagères d'un être immortel et simple, s'effacent sensiblement, et le laissent dans sa forme originelle, que rien ne saurait changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir sont des douleurs peu durables, qui ne s'enracinent jamais dans l'âme, et l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus ; je ne puis croire que les vices qui nous corrompent : nous soient plus inhérens que nos chagrins ; non seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne, mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger des hommes, et que plusieurs siècles de jeunesse ne nous apprissent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en soit, puisque la plupart de nos maux physiques ne font qu'augmenter sans cesse, de violentes douleurs du corps, quand elles sont incurables, peuvent autoriser un homme à disposer de lui ; car toutes ses facultés étant aliénées par la douleur, et le mal étant sans remède, il n'a plus l'usage, ni de sa volonté, ni de sa raison : il cesse d'être homme avant de mourir, et ne fait, en s'ôtant la vie, qu'achever de quitter un corps qui l'embarrasse et où son âme n'est déjà plus.

Mais il n'en est pas ainsi des douleurs de l'âme, qui, pour vives qu'elles soient, portent toujours leur remède avec elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? c'est sa durée. Les opérations de la chirurgie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent ; mais la douleur du mal est permanente ; celle de l'opération passagère, et l'on préfère celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendrait insupportables ? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violens remèdes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes ? Pour qui fait cas de la constance, et n'estime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du temps ? Attends, et tu seras guéri. Que demandes-tu davantage ?

Pensez-y bien, jeune homme ! que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine et le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant : elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien ; et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas ; homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper ta destination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'oses dire ?

« Tu parles des devoirs du magistrat et du père de famille, et parce qu'ils ne te sont pas imposés, tu te crois affranchi de tout. Et la société, à qui tu dois ta conservation, tes talents, tes lumières ; la patrie, à qui tu appartiens, les malheureux qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien ? O l'exact dénombrement que tu fais ! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme et de citoyen.

...

« Les lois, les lois, jeune homme ! le sage les méprise-t-il ? Socrate innocent, par respect pour elles, ne voulut pas sortir de prison. Tu ne balances point à les violer pour sortir injustement de la vie, et tu demandes : Quel mal fais-je ?

Tu veux t'autoriser par des exemples.

Tu m'oses nommer des Romains ! Toi des Romains ! Il t'appartient bien d'oser prononcer ces noms illustres ! Dis-moi, Brutus mourut-il en amant désespéré, et Caton déchira-t-il ses entrailles pour sa maîtresse ? Homme petit et faible, qu'y a-t-il entre Caton et toi ? Montre-moi la mesure commune de cette âme sublime et de la tienne. Téméraire, ah ! tais-toi. Je crains de profaner son nom par son apologie. A ce nom saint et auguste, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poussière, et honorer en silence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples sont mal choisis, et que tu juges basement des Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussitôt qu'elle leur était à charge ! Regarde les beaux temps de la république, et cherche si tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus retournant à

Carthage, prévint-il par sa mort les tourmens qui l'attendaient ? Que n'eût point donné Post humius pour que cette ressource lui fut permise aux fourches caudines ? Quel effort de courage le Sénat même n'admira-t-il pas dans le consul Varron, pour avoir pu survivre à sa défaite ? Par quelle raison tant de généraux se laissèrent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie était si cruelle, et à qui il en coûtait si peu de mourir ? C'est qu'ils devaient à la patrie leur sang, leur vie et leurs derniers soupirs, et que la honte ni les revers ne les pouvaient détourner de ce devoir sacré. Mais quand les lois furent anéanties, et que l'État fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle et leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être ; ils avaient rempli leurs fonctions sur la terre, ils n'avaient plus de patrie, ils étaient en droit de disposer d'eux, et de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvaient plus rendre à leurs pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante, et à combattre pour les lois, ils moururent vertueux et grands, comme ils avaient vécu, et leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom de Romain, afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le spectacle indigne de vrais citoyens servant un usurpateur.

Mais toi, qui es-tu ? Qu'as-tu fait ? Crois tu t'excuser sur ton obscurité ? Ta faiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs ? et pour n'avoir ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses lois ? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables ! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse et furtive. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien ! Je suis inutile au monde ! Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurais faire un seul pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe ?

« Écoute-moi, jeune insensé, tu m'es cher, j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir. Puis vas chercher quelque indigent à secourir, quelqu'infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide ; ne crains d'abuser ni de ma bourse, ni de mon crédit : prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette considération te retient

aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, meurs, tu n'es qu'un méchant. »

Arrêtons-nous, et rendons des actions de grâces à hauteur de ce plaidoyer sublime. Non, Rousseau n'avait pas tort de se confier en lui-même : il a vaincu, et sa victoire est d'autant plus glorieuse qu'il n'avait rien négligé pour la rendre difficile.

Restait-il quelque chose à faire, quelque effort à tenter après l'auteur d'Héloïse ? L'auteur de ce livre l'a pensé, puisqu'il a pris la plume ; sans avoir la moindre prétention de rivaliser avec l'un des plus grands génies dont le genre humain s'honore, il a cru que chaque homme avait sa mission, suivant son état, son esprit et ses lumières ; il n'a pas balancé à remplir celle qui lui a semblé bonne et salutaire.

Dans le nombre des idées émises par Rousseau, il en est une surtout qui l'a frappé, parce qu'elle fournit contre le suicide un argument irrésistible : c'est celle qui se rapporte à la marche et aux effets du temps sur les maladies de l'âme.

Ce qu'on peut dire des souffrances morales s'applique avec plus de force aux revers de la fortune. Si les chagrins les plus cuisants s'effacent, les malheurs les plus tristes, les pertes les plus cruelles se réparent. La fortune persiste rarement dans sa haine comme dans ses faveurs : rien de plus sage, de plus philosophique, que la maxime : *Sperate, miseri cavete, felices !³*

L'auteur de ce livre s'est donc persuadé que populariser l'idée de Rousseau, cette idée bienfaisante qui montre le temps comme le médecin de toutes les douleurs, le réparateur de toutes les injustices, la tirer de la sphère abstraite du raisonnement pour la revêtir des formes de l'action, du drame romanesque, ce serait rendre à l'homme social, à l'homme de notre siècle si agité, si incertain, un service inappréciable comme la vie elle-même.

Après Rousseau, Goëthe a écrit *Werther*, c'est-à-dire qu'il a recommencé l'apologie du suicide, sans avoir soin d'y joindre le contre-poison. Ugo Foscolo a dicté les lettres de Jacopo Ortis, seconde épreuve de *Werther* ; mais de *Werther* politique, expirant avec sa patrie. L'auteur de ce livre ne se compare pas plus à Goëthe et à Foscolo qu'il ne s'est comparé à Jean-Jacques. Seulement il a reconnu la nécessité d'opposer un livre français aux deux livres sortis d'Allemagne et d'Italie, de contrebalancer deux influences dangereuses par une influence utile, et il a écrit le *Suicide*.

C'est au lecteur à juger ce roman, dont il pourra blâmer la conception, les caractères, le style, non l'intention. Un auteur doit toujours se trouver bien

fort et bienheureux, quand, pour se défendre des traits de la critique, il peut se réfugier derrière sa conscience.

LE SUICIDE.

CHAPITRE PREMIER.

Il existait à Amsterdam une famille distinguée dont l'origine remontait à une très haute antiquité, et qui comptait parmi ses aïeux le grand pensionnaire de Witt, les Heinsius et les Van-Doas, ce dernier plus généralement connu sous le nom de Douza. Elle jouissait donc de l'illustration attachée aux grands emplois, aux vertus civiques, et aux travaux de la science et du génie. Plusieurs de ses membres, avaient été chargés à diverses époques des ambassades les plus importantes ; et les cabinets de Versailles et de Saint-James avaient eu à débattre avec eux leurs intérêts et ceux des Provinces Unies.

Parmi les différens membres de cette famille, les Van-Espen tenaient sans contredit le premier rang. Le chef actuel de cette branche était un banquier très-opulent ; et comme le négoce est aux yeux des Hollandais l'occupation la plus honorable, il avait réuni long-temps à la qualité de négociant celle d'éphevin de la cité ; il avait même rempli, à son tour, les fonctions de bourgmestre et de magistrat consulaire. Qu'on se figure un homme assez jeune encore, âgé de trente-huit ans, doué de tous les avantages extérieurs, possédant une fortune de plusieurs millions, universellement aimé de ses concitoyens, et jouissant au plus haut degré de cette sorte d'estime publique qu'on appelle considération : il était marié à une femme dont les charmes extérieurs formaient les moindres attraits, pleine de vertus et de tendresse pour lui ; il avait eu de cette union une fille alors âgée de quinze ans, digne sous tous les rapports de faire l'orgueil de ses parens. Tels étaient les élémens qui composaient le bonheur de M. Michel Van-Espen, et qu'il est donné à si peu d'hommes de réunir.

M. Van-Espen était depuis plusieurs années en possession d'une suite de prospérités non interrompues ; tout allait au gré de ses vœux, ou plutôt la fortune semblait se complaire à les prévenir : des opérations de banque les plus hasardeuses, des expéditions lointaines lui avaient réussi ; et si quelque chose pouvait obscurcir sa sérénité, c'était la crainte que cet édifice de

prospérités ne fût ébranlé par quelque orage de la fortune. Mais ses appréhensions ne duraient guère, parce qu'à chaque instant de nouveaux motifs de satisfaction se présentaient en foule.

La république des sept Provinces-Unies jouissait alors d'une grande tranquillité, et le commerce hollandais pouvait s'étendre au loin avec la plus complète sécurité. Des milliers de navires sortaient chaque jour d'Anvers, d'Amsterdam, et des autres ports pour faire voile vers toutes les parties du monde. L'empire des mers semblait n'appartenir qu'à l'Angleterre et à la Hollande, rivalité bien glorieuse pour un petit État qui ne se composait, trois siècles auparavant, que de quelques misérables bourgades de pêcheurs. Mais l'industrie d'un peuple laborieux était parvenue à triompher des élémens et de la tyrannie de l'Espagne, c'est-à-dire des plus grands obstacles que la nature et les hommes pussent leur opposer : exemple frappant de la toute-puissance d'une volonté énergique, et des récompenses assurées aux hommes qui savent persévérer dans les entreprises glorieuses.

Cependant les succès des Hollandais avaient excité l'attention et la jalousie des premières puissances de l'Europe. L'Angleterre surtout en avait paru offusquée ; elle s'étonnait que son activité industrielle eût pu être surpassée sur les bords du Texel et du Zuyderzée ; et la Rome moderne (au moins par son esprit de domination) avait juré plusieurs fois la destruction de cette nouvelle Carthage qui prétendait rivaliser avec elle. Des guerres avaient eu lieu à diverses époques entre l'Angleterre et les sept Provinces Unies ; et si celles-ci ne firent rien pour provoquer la mésintelligence, il faut dire aussi qu'en aucune circonstance elles ne montrèrent assez de défiance d'elles-mêmes pour songer à acheter la paix. Elles se défendaient avec résolution, de manière à faire repentir l'Angleterre de sa témérité. L'Angleterre tâchait alors d'arriver à un accommodement, en attendant une occasion plus favorable de reprendre les armes.

Cette occasion sembla se présenter vers la fin du dix-septième siècle. La France, qui avait fait plusieurs fois la guerre à la Hollande, paraissait avoir de nouveaux griefs contre elle ; et l'on parlait d'une rupture prochaine entre la cour de Versailles et la république des Marchands, comme on l'appelait dans le palais de Louis XIV. L'orage était même devenu formidable pour les Hollandais ; puisqu'un rapprochement avait eu lieu entre l'Angleterre et la France, et que la première de ces deux puissances comptait sur l'appui de la seconde.

C'est dans cet état de choses que l'Angleterre, sous le prétexte le plus frivole, fit une déclaration de guerre aux Provinces Unies. A peine cette déclaration eût-elle été signifiée, que les bâtimens anglais, qui avaient des ordres secrets, se jetèrent à l'improviste sur les petits bâtimens de cet État qui naviguaient avec une entière sécurité, et par conséquent sans précautions ;

Les pertes que le commerce hollandais éprouva par suite de cette violation du droit des gens, furent immenses. M. Van-Espen, qui attendait plusieurs navires des Grandes Indes, et à qui il était dû de fortes sommes dans plusieurs des villes maritimes des Provinces-Unies, eut doublement à souffrir par la perte de ses cargaisons et par les malheurs, de la plupart de ses débiteurs qui devinrent insolvable. On sait que lorsqu'un négociant éprouve le plus léger échec dans ses opérations, il arrive presque toujours que cet échec est singulièrement exagéré, d'abord par la malveillance et la jalousie de ses confrères, et ensuite par la défiance naturelle de ceux qui ont des fonds placés dans son commerce. Ainsi, sur la première nouvelle des pertes que M. Van-Espen avait essuyées, tous ceux avec lesquels il était en relations d'affaires se présentèrent chez lui en manifestant le désir d'être immédiatement remboursés ; ceux mêmes dont les effets étaient à terme n'étaient pas les moins pressés, et proposaient de supporter un escompte considérable, tant les craintes étaient vives sur la faillite prochaine de M. Van-Espen. Il semblait qu'un incendie dévorait à la fois toutes ses propriétés, et que chacun de ses créanciers cherchait à saisir un débris pour ne pas éprouver une perte totale et sans dédommagement.

CHAPITRE II.

La crise ne fut pourtant que momentanée : les créanciers de M. Van-Espen, ou plutôt ceux qui avaient placé des fonds dans son commerce, reconnurent bientôt qu'ils avaient cédé à une terreur panique, et que les pertes que les circonstances politiques lui avaient causées, n'avaient amené aucun embarras dans ses affaires. Chacun s'excusa de son mieux de la défiance qu'il avait manifestée, et les choses reprirent leur train accoutumé.

M. Van-Espen seul ne fut pas rassuré pour l'avenir ; ses affaires lui parurent enveloppées du même nuage qui couvrait l'horizon politique. Pouvait-il prévoir les événemens qui devaient être la conséquence

nécessaire des circonstances du moment ?. Il avait eu déjà la douleur d'apprendre que deux des trois bâtimens qu'il attendait de Batavia étaient tombés au pouvoir de l'ennemi ; le troisième, qui devait lui apporter une somme considérable en piastres mexicaines, n'aurait-il pas le même sort ?... Ses autres débiteurs d'Amsterdam, de Rotterdam, de Bréda, ne lui laisseraient-ils pas ressentir cruellement le contre-coup de leur infortune, si leurs vaisseaux venaient à être capturés ?... Tel était le sujet de ses perplexités continuelles. Il est vrai qu'il avait encore d'assez grands motifs de consolation et d'espérance : il possédait des biens considérables en Belgique, sur les bords de la Dyle, et ceux-là au moins n'étaient pas exposés aux chances défavorables de la guerre. Il jouissait d'ailleurs dans l'intérieur de sa maison, ainsi que nous l'avons remarqué, de tout le bonheur qui peut rendre chère la qualité d'époux et celle de père. Il avait au dehors deux amis sur lesquels il pouvait compter ; et avec de pareils appuis, il croyait pouvoir affronter plus hardiment les coups de la mauvaise fortune. Ces deux amis étaient MM. Kruder et Merken, ses camarades de collège, ses confrères dans le commerce ; ils étaient aussi ses créanciers autrefois. Il avait été à même de leur rendre service à plusieurs reprises, et il l'avait fait avec ce dévouement qu'il aurait attendu d'eux-mêmes, s'il avait été dans le cas d'y avoir recours ; mais pendant quinze années les faveurs de la fortune l'avaient tellement accompagné, qu'il n'eut jamais l'occasion de mettre à l'épreuve les bonnes dispositions qu'il leur supposait.

Lorsque le bruit de ses pertes éveilla les sollicitudes de ses créanciers qui se pressaient dans son comptoir, il avait aperçu ses deux amis se tenant derrière tous les autres, et qu'il croyait venir à lui pour lui offrir le secours de leur crédit ou de leur bourse, s'il en avait eu besoin ; mais d'après les explications données par M. Van Espen, et sur la seule vue des valeurs de son portefeuille, les créanciers s'étaient retirés, et MM. Merken et Kruder firent de même en évitant, autant qu'ils le pouvaient, de se laisser apercevoir par leur ami.

Van-Espen expliqua favorablement cette manière d'agir. « Ainsi, se disait-il, ces deux amis sont accourus au premier bruit de mon malheur, en pensant que je pouvais avoir besoin d'eux ; mais dès qu'ils ont vu que tout s'arrangeait paisiblement, ils ont voulu, par une retraite prompte, se dérober aux témoignages, pénibles pour eux, de ma juste reconnaissance.

Van-Espen se trouvait heureux d'avoir de pareils amis ; et il s'estimait davantage lorsqu'il pensait que, pour avoir pu les conserver si long-temps,

il fallait bien qu'on lui reconnût des vertus.

Le lecteur, qui est au fait maintenant des rapports de Van-Espen avec Merkenet Kruder, de leur position sociale, ne sera peut-être pas fâché de faire connaissance plus amplement avec ces deux derniers.

Le rang que les individus occupent dans la société, les fonctions qu'ils exercent sont souvent des draperies trompeuses jetées sur des misères secrètes ou d'horribles difformités. En voyant tel grand personnage qui se montre avec éclat dans un magnifique équipage, et qui éclabousse en passant les malheureux piétons, le peuple croit trouver en lui le bonheur personnifié qui a pris une figure d'homme ; mais sous ces riches broderies que de tourmens d'orgueil, de regrets, d'espérances déçues !.. Dans les spectacles, tel individu verse un torrent de larmes sur des infortunes imaginaires ; il va même jusqu'à troubler le silence par l'expression trop vive de sa douleur : cet homme, dira-t-on, ne peut être méchant ; il doit avoir une belle âme ; plus d'une mère souhaiterait de le donner pour époux à sa fille, et plus d'un spectateur voudrait l'avoir pour ami... Eh bien ! ce même homme que vous avez vu, la veille, si sensible pour Iphigénie ou pour Zaïre, fera le lendemain vendre sur la place publique les meubles d'un père de famille qui a voulu donner du pain à ses enfans avant de lui payer le loyer de son misérable galetas.

CHAPITRE III.

Kruder et Merken étaient du nombre de ces hommes faux qui se couvrent des sentimens les plus généreux, comme d'un masque, pour arriver au but de toutes leurs pensées, c'est-à-dire à tout le bien-être personnel qu'ils peuvent désirer. Ils ne cultivaient l'amitié de Van-Espen que par intérêt ; mais il existait pourtant entre Kruder et Merken une très-grande différence à l'avantage de celui-ci.

Kruder était non-seulement un égoïste, mais encore un homme jaloux, qui voyait avec déplaisir ses supérieurs et même ses égaux. L'attachement qu'il avait pour Van Espen se manifestait par des paroles éclatantes, et n'existait que sur les lèvres ; lorsqu'il le félicitait de son bonheur, des succès qu'il obtenait tous les jours dans ses opérations, le cœur démentait en secret ses discours, et souffrait même des hommages flatteurs auxquels il se croyait obligé envers un homme placé si haut au-dessus de lui. Si Kruder

l'avait pu, il aurait volontiers arrêté le souffle de prospérité qui enflait les voiles de Van-Espen ; mais une pareille satisfaction, ne pouvait dépendre de lui, et il fallait bien qu'il se résignât à souffrir le bonheur de celui qu'il appelait son son ami.

Merken avait aussi une âme aride, incapable de ressentir la véritable chaleur de l'amitié. Uniquement occupé du soin d'amasser des richesses, quoiqu'il eût une fortune considérable, il ressemblait à l'homme dont parle Horace qui s'applaudit en comptant son or. Aussi, tous les moyens pour y parvenir lui étaient bons ; comme Kruder, il se livrait avec ardeur aux rapines honteuses de l'usure, et il existait entre ces deux individus, je ne dirai pas de l'amitié (il ne faut pas profaner ce beau nom), mais des liaisons étroites, résultat d'une grande sympathie. Cependant cette sympathie n'était pas complète ; et le caractère de Merken devra paraître moins odieux, parce que le monde, en nous montrant souvent des traits pareils, nous a presque accoutumés, par l'habitude de les voir, à les trouver moins repoussans. Merken n'attachait du prix à l'amitié de Van-Espen, que parce que cette amitié pouvait lui être utile, comme il l'avait souvent éprouvé : c'était encore un de ces hommes qui n'aiment que la fortune de leur ami, et qui sont prêts à se retirer avec elle. Mais au moins il était incapable de nuire à Van-Espen ; il s'intéressait même à ses succès, qui pouvaient le mettre dans le cas d'espérer de nouveaux services.

Il faut dire aussi qu'une circonstance particulière devait l'attacher réellement à son ami. Merken avait un fils de vingt cinq ans, et la fille de Van-Espen avait atteint ses quinze printemps : cette jeune personne pouvait espérer une fortune deux fois plus considérable que Merken fils ; mais l'amour, qui rapproche les distances, égalise aussi les fortunes ; et l'amitié des deux pères pouvait contribuer puissamment à former des nœuds que l'amour aurait commencés. Les attentions de Philippe Merken, les hommages qu'il s'appliquait à rendre à Louisa, n'avait point échappé à celle ci ; et les yeux intéressés de Merken père ne s'étaient pas trompés sur l'affection réelle que cette jeune personne éprouvait pour Philippe. C'était lui qui, avec l'expérience d'un vieux chasseur, dirigeait son fils dans toutes les démarches qui pouvaient le faire réussir à gagner le cœur de Louisa et la bienveillance de son père ; c'était aussi lui qui avait désigné à son fils Louisa comme la personne à laquelle il devait s'efforcer de plaire.

Philippe avait reçu d'abord cet ordre avec assez de déplaisir ; il n'avait encore ressenti aucune inclination pour Louisa ; et la conquête facile des

jolies bouquetières du faubourg de Harlem avait jusque-là suffi à son ambition. Mais le père, qui prétendait traiter l'amour aussi sérieusement qu'une affaire de banque, ne voulait pas que son fils, l'héritier de son nom et de sa fortune, perdît son temps à courtiser des filles qui n'offraient d'autre dot qu'une jolie figure.

Cet amour par ordre avait paru assez étrange à Philippe ; il ne comprenait pas toute l'ardeur qu'on mettait à lui parler de la nécessité d'épouser une fille très-riche. Il savait qu'il serait possesseur un jour de grandes richesses, et la fureur d'accumuler des trésors ne s'était point encore emparée de lui. Il convenait que Louisa avait une figure charmante, qu'elle était remplie de talens ; il applaudissait à son goût pour la musique et la peinture ; mais à la porte de Harlem il trouvait aussi des figures très-agréables, et jamais il ne s'apercevait auprès d'elles qu'il leur manquât d'autres dons de plaire. D'ailleurs, il s'agissait de mariage avec mademoiselle Van Espen, et un tel engagement lui semblait bien sérieux à vingt-cinq ans, et avec une fortune considérable. Il est vrai que cette fortune n'était pas encore dans sa possession immédiate : un légiste de ses amis lui avait bien dit qu'un fils est d'après les lois propriétaire de la fortune de son père, et que ses droits sont seulement voilés par la puissance paternelle ; mais toutes les fictions des lois ne mettaient pas pour le moment un florin de plus dans sa poche, et il était forcé de se soumettre aux volontés de celui que la nature avait rendu maître avant lui.

Ainsi, dans l'unique vue de ne pas contrarier les volontés paternelles, lorsque les marchandes de rubans de la porte de Harlem étaient trop occupées de la vente pour écouter ses fleurettes, Philippe mettait ses loisirs à profit auprès de Louisa. Il se chargeait de toutes les affaires de banque qui pouvaient survenir entre les deux maisons ; et pour avoir l'occasion de présenter ses hommages à mademoiselle Van-Espen, il choisissait le moment où le comptoir était fermé, parce qu'alors il avait un prétexte naturel pour entrer dans les appartemens particuliers. A la promenade, dans les soirées, partout où il pouvait rencontrer Louisa, il s'efforçait de montrer pour elle une très-vive inclination.

Quoique l'œil d'une mère soit ordinairement très-clairvoyant, madame Van-Espen ne s'apercevait de rien ; et son mari ; absorbé dans les affaires de banque, occupé des changes, des rechanges, et de sa correspondance dans les diverses places de l'Europe, n'avait pas le loisir de surprendre la correspondance muette et pourtant très-active qui s'était établie entre sa

filles et le fils de son ami. Louisa avait paru d'abord ne faire aucune attention à tous les témoignages de Philippe ; mais enfin tant d'assiduités avaient fini par produire quelque impression sur son cœur. Une jeune personne résiste d'abord aux premières attaques d'un amant : sa vertu, les bons exemples qu'elle a reçus, sont autant de moyens de défense ; mais bientôt les forces ne sont plus égales : l'amant trouve un allié puissant qui se met de son parti ; et cet allié est le cœur même de la jeune personne, qui se laisse séduire par l'expression d'une tendresse dont elle ne suspecte pas même la sincérité.

Tel fut le sort de Louisa : son innocence avait été un piège de plus pour elle ; car elle s'était imaginé que sa mère, avait découvert le manège de Merken fils, et que si elle n'y mettait aucun obstacle, c'est qu'en effet elle l'approuvait secrètement.

CHAPITRE IV.

Pendant que Philippe s'occupait à captiver le cœur de Louisa, les événemens politiques avançaient rapidement ; et les nuages s'amoncelaient sur la république des Provinces-Unies. La marine de cette puissance avait eu cruellement à souffrir de la supériorité numérique de celle des Anglais ; et le commerce éprouvait chaque jour des désastres immenses par la capture des cargaisons expédiées des possessions hollandaises dans les Indes. La Hollande comptait encore d'illustres marins ; le génie de Ruyter, de Tromp, et de tant d'autres marins, n'était pas descendu avec eux dans la tombe. L'amiral Opdam vivait, et toutes les espérances de la patrie s'étaient reportées sur lui ; mais que peut le talent d'un seul homme et le courage de ses soldats contre des ennemis innombrables, dont les pertes sont aussitôt réparées ?

M. Van-Espen avait, comme nous l'avons déjà vu, ressenti un funeste contre coup des premiers événemens politiques ; ceux qui devaient suivre eurent pour lui des conséquences bien plus fâcheuses. Plusieurs de ses débiteurs, sur lesquels il comptait le plus, étaient devenus insolvables ; et en faisant la balance de son actif et de son passif, il se trouva au-dessous de ses engagemens et hors d'état de les remplir. La situation d'un négociant ne peut être longtemps un mystère pour ses confrères, dans la ville qu'ils habitent ensemble. Mais M. Van-Espen avait eu jusque là un crédit très-bien

établi ; ses immeubles étaient très-considérables, et l'on pouvait supposer qu'il avait en caisse des sommes d'une grande valeur. Aussi, après l'alarme que ses créanciers avaient éprouvée, et qu'ils avaient eux-mêmes reconnue mal fondée, il ne fût venu à l'esprit de personne d'élever le moindre doute sur la solvabilité de M. Van-Espen. Cependant celui ci voyait successivement toutes ses espérances s'évanouir ; une seule lui restait encore, c'était le bâtiment chargé de piastres mexicaines ; ais d'après ce qui était arrivé aux autres envois, il n'était guère à présumer que le dernier aurait un meilleur sort, et la ruine de M. Van-Espen était imminente.

Ainsi après avoir été bourgmestre de la ville, échevin, membre du tribunal des banqueroutes⁴, il allait se trouver au nombre de ces malheureux qui ont à supporter tout le mécontentement de leurs créanciers irrités, et la honte des poursuites judiciaires.

Kruder, qui s'honorait de l'amitié de Van-Espen, avait voulu placer des fonds chez lui, comme pour avoir un lien de plus avec un homme dont l'obligeance lui avait été souvent utile. Van-Espen, qui éprouvait alors un embarras de capitaux parce que de toutes parts on désirait mettre des fonds dans sa banque, Van-Espen avait fait quelques difficultés de les recevoir, mais il avait fini par céder pour ne point désobliger son ami. Lorsque les circonstances politiques eurent paralysé les opérations commerciales, et que Van-Espen reçut la visite imprévue de ses créanciers, nous avons vu comme la confiance et la sécurité succédèrent chez chacun d'eux aux craintes qu'ils avaient d'abord manifestées. Kruder seul, excité par le démon de l'avarice, qui tenait éveillés sa méfiance et ses soupçons, continuait à n'être pas sans sollicitudes sur les cinquante mille florins qu'il avait placés chez Van-Espen ; et il ne voulait pas qu'ils fussent exposés à la chance de nouveaux événemens politiques. Mais comment pénétrer au juste la situation de M. Van-Espen ? Fallait-il, sans chercher à la connaître davantage, retirer brusquement ses fonds et perdre ainsi une amitié si précieuse par les services qu'il en tirait ? Kruder était incapable d'une telle imprudence ; et comme il prétendait tout à-la-fois pourvoir à la sûreté de sa somme, et ne point se compromettre aux yeux de Van-Espen, il se servit de l'amitié même qui les unissait pour arriver à son but. S'étant donc rendu auprès de Van-Espen, il lui parla de ce qui occupait tous les esprits, des événemens du jour, des combats qui avaient été livrés, des craintes qu'on avait relativement à la France qui allait, disait-on, faire cause commune avec l'Angleterre ; enfin, passant naturellement des affaires publiques aux affaires particulières, parce

qu'il y a toujours entre elles des rapports forcés, il s'étendit longuement sur les malheurs de la guerre, et se félicita beaucoup de n'avoir pour son compte personnel aucun navire à attendre de Batavia ou de quelque autre port.

Van-Espen lui répondit qu'il était moins heureux, et que le navire *les Deux Frères*, qui avait dû partir de la Jamaïque depuis un mois, lui causait de vives inquiétudes.

— Mais reprit Kruder, avec un air d'intérêt, votre fortune n'est pas toute sur ce navire ; et lors même qu'il tomberait au pouvoir de l'ennemi, vous ne seriez pas moins dans une situation avantageuse.

Van-Espen avoua avec franchise, parce qu'il parlait à un ami intime, que son sort dépendait entièrement de celui de ce bâtiment, et qu'il était à cet égard dans une grande perplexité.

Kruder feignit de ne point partager son avis ; il lui parla de son immense crédit, des propriétés qu'il avait dans le Brabant ; et Van-Espen ne voyant dans ce langage qu'une preuve de plus de l'intérêt que son ami lui portait, puisqu'il mettait avec autant de soin devant ses yeux toutes les ressources qui devaient le rassurer contre l'avenir, en prit d'autant plus de confiance en lui, et il crut devoir y répondre en lui dévoilant sans réserve sa triste situation. Il avait été souvent assez heureux pour rendre des services à Kruder, il était bien aise, par un aveu sincère, de lui montrer qu'il avait à son tour besoin de son appui. Mais à mesure que le récit de Van-Espen présentait sa situation comme devenant de plus en plus fâcheuse, l'expression du dévouement de Kruder diminuait progressivement ; il finit même par expirer entièrement sur ses lèvres, n'arrivant aux oreilles de Van-Espen que par des sons inarticulés. Cependant, si ce dernier était par le fait au-dessous de ses affaires, il lui restait au moins encore une espérance ; et Kruder ne pouvait pas, d'après ses principes, prendre un parti décisif avant d'avoir vu le dénouement ; il avait d'ailleurs trop d'intérêt à conserver une amitié qui pouvait lui être encore utile ; il simula donc une profonde affliction de tout ce qu'il apprenait, et il affecta de se livrer devant Van-Espen aux démonstrations d'une douleur qui contrastait avec la joie secrète de son cœur. Il n'aurait peut-être pu remplir avec succès, même pour un moment, ce rôle d'un ami affligé, s'il n'avait éprouvé, au milieu de sa satisfaction, des craintes assez vives relativement à ses cinquante mille florins.

CHAPITRE V.

Après avoir joué sa scène de lamentation aussi bien qu'il le pouvait pour atteindre le but qu'il s'était proposé, Kruder songea qu'il fallait chercher à retirer au plus vite un argent qui courait quelques dangers. Mais comme la somme n'était pas très-considérable, eu égard à l'ancienne fortune de Van-Espen, et que d'ailleurs les autres créanciers Savaient pas reçu l'éveil, il espérait bien n'éprouver aucune perte. Cependant il fallait se hâter d'agir, et il ne voulut pas remettre à une époque plus éloignée la tentative que les circonstances lui commandaient. Malheureusement il avait dit, en commençant l'entretien, que les événemens politiques ne lui avaient causé aucune perte, et il avait montré une satisfaction qui pouvait maintenant contrarier ses vues ; car Van-Espen en apprenant que son ami était dans une situation florissante, loin de songer à lui rembourser ses capitaux, devait au contraire se flatter d'en obtenir des secours dont il allait avoir un pressant besoin. Combien il se repentait d'avoir tenu un tel langage ! Combien il voudrait maintenant pouvoir, par une adroite fiction, faire croire que ces maudits Anglais avaient aussi levé un tribut considérable sur lui ! Mais il n'y avait plus moyen de recourir à une pareille supposition, et il était dans un assez grand embarras.

Après bien de l'hésitation, il n'imagina rien de mieux que de dire que sa femme, effrayée par l'idée du bombardement d'Amsterdam, le conjurait de se retirer avec elle en pays étranger.

— Et vous êtes disposé, reprit Van Espen, à condescendre à son désir ?

— Oui, je l'avoue ; ce n'est pas que j'aie la moindre crainte ; mais je n'ai garde de la contrarier.

— C'est très-bien ; vous êtes un bon mari ; mais si madame veut s'éloigner, vous pourriez la laisser partir seule, en la faisant accompagner par des personnes sûres, et rester vous-même pour défendre avec nous, s'il est nécessaire, notre malheureuse patrie. Tenez, la chose peut facilement s'arranger : vous savez que j'ai une sœur mariée à Paris, madame de Bellegarde ; je vais lui écrire que bientôt elle aura la visite de madame Kruder, de la femme d'un de mes meilleurs amis. »

— « Oh ! mon cher, vous ne connaissez pas ma femme ; elle ne consentirait jamais à se séparer de moi : nous nous aimons tant ! »

— « Je le sais très-bien, mais enfin, mon ami, quand on est arrivé à notre âge, il me semble que les séparations ne doivent pas être aussi pénibles

qu'entré des époux de vingt ans. »

— « Que voulez-vous ? c'est sans doute une faiblesse ; mais nous ne pouvons pas nous quitter un instant. »

— « Oh ! cela est trop fort, mon ami ; je vous ai aperçu plusieurs fois au spectacle ces jours derniers, et vous n'étiez pas avec madame. »

— « Ah ! ah ! vous m'avez aperçu ; je m'étais pourtant bien caché derrière le rideau de ma loge ; mais que voulez-vous que je vous dise ? un de mes correspondans de Paris m'a adressé une petite danseuse de l'Opéra, et je n'ai voulu lui donner audience que dans un lieu profane ; car, voyez-vous, j'ai des mœurs. »

— « A qui le dites-vous, mon ami ? est ce que je pourrais en douter ? »

— « Allons, trêve de raillerie ; je vous répète que je suis décidé à accompagner ma femme. »

— « Hé bien, puisque votre parti est pris, je n'ose vous retenir ; vous formez un ménage bien uni ! On dirait Gilbert d'Amstel et sa femme, dans la pièce de Vondel, qu'on jouait lorsque vous étiez au spectacle où je vous ai vu. »

— « La touchante pièce que ce Vondel ! Elle me fait toujours répandre un torrent de larmes Mais, pour revenir à votre comparaison, vous voyez qu'elle est juste sous tous les rapports ; car ainsi que les deux personnages de notre tragédie nationale, nous nous disposons à partir ensemble. »

— « Eh bien ! je vous l'ai déjà, dit, cette séparation sera pénible pour moi ; enfin, vous le voulez, mes vœux vous accompagneront. »

— « Je suis persuadé que vos vœux sont toujours exaucés ; mais par malheur, les vœux de l'amitié ne paient pas les frais de voyage, et j'aurais besoin de quelque argent. »

— « Vous voyez, mon ami, qu'en venant chez moi vous ne pouviez pas tomber plus mal : loin de pouvoir vous remettre de l'argent, j'aurais besoin au contraire que vous eussiez l'obligeance de m'aider de votre bourse et de votre crédit. »

— « Je regrette bien, dans ce cas-là d'être forcé de quitter notre pays et de ne pouvoir vous servir comme je le désirerais ; mais quelles que soient vos affaires, vous avez sans doute encore des fonds considérables en caisse, et vous me ferez bien le plaisir de me remettre cette bagatelle que vous me devez et qui m'est nécessaire pour mon voyage et mon se jour à l'étranger.
»

— « Comment, vous appelez une bagatelle cinquante mille florins de Hollande ! Vous n’y pensez pas ! Je ne possède point cette somme pour le moment, et vous serez obligé d’attendre l’arrivée de mon bâtiment. »

— « C’est-à-dire, que mon paiement dépend du sort de vos piastres mexicaines ; mais ne vous serait-il pas possible de vous libérer dès à présent ? Vous savez que je suis votre plus ancien ami, et vous ne voudriez pas me jeter dans un assez grand embarras. »

— « Non, certainement ; mais à l’impossible nul n’est tenu, et vous me demandez aujourd’hui l’impossible. »

— « Ainsi, voilà mes cinquante mille florins bien aventurés ? »

— « J’espère encore qu’ils ne le sont pas. »

— « Mais tout tient à là destinée des « Deux Frères ? »

— « Oui, malheureusement. »

— « Si vous ne pouvez me rendre la somme entière, il vous serait facile de me donner au moins un fort à-compte ? »

— Vous êtes donc bien pressé de recevoir !... Je regrette de ne pouvoir vous satisfaire davantage sur cet à-compte ; il faut absolument que vous attendiez l’arrivée des *Deux Frères* ou des nouvelles quelconques relativement à ce navire ; jusque-la je ne puis régler avec vous ; et d’ailleurs vous savez que l’effet que je vous ai souscrit n’est pas encore échu. »

CHAPITRE VI.

Kruder, désespéré d’une pareille réponse, fit des instances très-vives pour gagner son ami et obtenir au moins les fonds qui se trouvaient à sa disposition ; mais Van-Espen fut inflexible ; et tous deux se séparèrent assez mécontents l’un de l’autre.

Van-Espen avait encore des sommes assez considérables en caisse ; mais voici le raisonnement qui le décida à opposer un invincible refus à toutes les sollicitations de Kruder. Il réfléchit que, dans l’hypothèse où le navire les Deux Frères serait capturé, ce qui ne manquerait pas d’être connu dans deux ou trois jours, il allait tomber forcément en faillite ; et qu’alors il ne convenait point de diminuer d’avance le gage de ses créanciers en profitant de leur sécurité. Van-Espen avait une conscience d’honnête homme qui ne l’avait jamais abandonné, et c’est elle qui le rappelait aux sentimens de ses devoirs, quand la faiblesse de son caractère aurait pu les lui faire oublier. Il

eut certes besoin de beaucoup de courage dans cette dernière circonstance, car deux motifs puissans devaient le faire céder aux obsessions de Kruder : d'abord le désir de ne point désobliger un ami, et ensuite la crainte d'exciter le mécontentement de Kruder, au point de lui faire divulguer le secret des embarras de son débiteur. Malgré tout le dérangement de ses affaires, il était encore à la tête d'un commerce qu'on pouvait regarder comme florissant ; il jouissait d'une considération qui n'avait guère été affaiblie par l'alarme passagère auxquelles les circonstances avaient donné lieu ; mais si le déplorable état de sa caisse venait à être connu par l'indiscrétion de Kruder c'en était fait de lui et de toutes ses espérances : ses autres créanciers se présenteraient à-la-fois, et sa faillite serait bientôt déclarée.

Tels étaient les affreux sujets d'inquiétude qui préoccupaient le malheureux Van-Espen. Il se repentait de la trop grande franchise avec laquelle il avait parlé à Kruder ; mais une amitié qui datait de son enfance, pouvait-elle lui inspirer la moindre défiance ? D'ailleurs, le besoin que Kruder avait de ses cinquante mille florins, et qu'il ne pouvait lui payer, l'aurait toujours mis dans la nécessité de lui dévoiler sa situation pour expliquer et faire comprendre son refus. C'est ainsi que pensait Van-Espen : il ne s'était pas aperçu que c'était la confiance faite à Kruder qui seule avait tout à-coup obligé celui-ci à se mettre en voyage et à réclamer les cinquante mille florins.

Van-Espen s'abandonna alors aux plus cruelles réflexions. La fortune semblait vouloir lui faire expier ses anciennes faveurs, et la plus horrible catastrophe, c'est-à-dire une ruine complète était désormais son partage ; il pouvait peut-être la retarder de quelque temps, mais elle finirait toujours par éclater dans un terme très-rapproché. De pareilles idées firent naître dans son esprit une fièvre de délire, un désespoir sans borne et sans mesure. Il se regarda comme irrévocablement perdu ; son navire ne devait plus arriver, il était sans doute entre les mains des armateurs anglais, et peut-être même ses piastres mexicaines étaient déjà débarquées à Plymouth ou à Portsmouth. Quelle situation ! après avoir été le plus riche banquier d'Amsterdam et peut-être même des sept Provinces-Unies ! se trouver au moment de paraître sur la sellette ou à la chambre des banqueroutes où il avait occupé si longtemps le siège du magistrat ! Quel allait être le sort de sa vertueuse épouse et de son intéressante fille ! Avec quelle surprise douloureuse elles se verraient tout-à-coup précipitées du faite de l'opulence dans un abîme d'opprobre et de misère ! Mais combien il était lui-même plus malheureux !

N'est-ce pas lui qui sera le coupable auteur de l'adversité commune, puisqu'il n'a pas su s'arrêter à propos et se retirer des affaires il y a plus d'une année, lorsque sa femme lui conseillait si vivement de jouir en repos de ses richesses et d'abandonner la carrière à ceux qui avaient encore leur fortune à faire ! Il semblait que sa femme avait le pressentiment de ce qui devait arriver ! Il est accablé maintenant sous le triple poids de ses disgrâces, et de celles des deux êtres qui lui sont si chers et que son ambition va rendre si malheureux ! Consumé de regrets sur le passé, dévoré d'inquiétudes sur l'avenir, il eut la pensée du suicide ; mais aussitôt des larmes s'échappèrent de ses yeux, en songeant que par là il comblait la mesure des maux qu'il aurait causés à sa triste famille. D'ailleurs il conservait un reste d'espérance, et c'était encore un lien qui le retenait à la vie. Il se promet donc d'attendre aussi tranquillement qu'il le pourrait l'issue des événemens, et de cacher, avec soin à sa femme et à sa fille l'horreur de sa situation, de peur de leur causer des tourmens inutiles. Ses motifs étaient certainement très louables, mais sa réserve à l'égard de sa femme peut être blâmée.

Le but du mariage est que le fardeau des peines soit supporté par les deux époux, et l'un des avantages qui en résultent, c'est que l'habileté de chacun mise en commun peut souvent conjurer un orage qui se prépare. Van-Espen s'était fait d'autres idées sur l'union conjugale, et il prétendait supporter seul tout le fardeau. Ainsi, il laissait ignorer à sa femme les ennuis qui venaient l'accabler ; et lorsqu'il se trouvait auprès d'elle, il faisait ses efforts pour couvrir par un air de gaîté le profond chagrin qui rongait son cœur. Il usait de la même dissimulation envers tout le monde, mais par des motifs différens. Kruder était le seul qui, sous le voile de l'amitié, eût pu parvenir jusqu'à l'asile mystérieux où il cachait le secret de ses affaires et de ses horribles angoisses. Cet épanchement, qui n'avait trouvé aucune sympathie chez Kruder, loin de soulager le malheureux Van-Espen, lui avait fait ajouter au nombre des reproches qu'il s'adressait déjà celui d'une confiance imprudente et qui pouvait lui devenir funeste.

CHAPITRE VII.

Au moment où Van-Espen se laissait entraîner au cours de ses cruelles idées, M. Philippe Merken arriva chez lui : ce jeune homme venait

demander à M. et madame Van-Espen la permission de faire hommage à leur fille de quelques sonates nouvelles ; car on avait permis plusieurs fois à Louisa d'exécuter quelques morceaux sur son piano pendant que Philippe l'accompagnait.

Philippe exprima au nom de son père, à M. et madame Van-Espen, tous les témoignages d'amitié dont il avait été chargé pour eux ; il s'acquitta ensuite auprès de mademoiselle Louisa de l'hommage qu'il était venu lui rendre. Il s'était trouvé la veille à une soirée donnée par le général commandant de la place : il y avait ce jour-là une réunion brillante, et il avait vu avec peine que M. et madame Van-Espen ne s'y trouvassent pas, quoiqu'on les y attendît.

« Il est vrai, reprit Van-Espen, que nous devons nous y rendre, et je l'avais promis au général ; mais une indisposition, qui heureusement n'a pas eu de suite, ne m'a pas permis de me rendre à cette soirée. »

Philippe fit de tout ce qui s'était passé un récit merveilleux : on avait causé, joué, chanté, dansé, et pour lui il s'était un peu ennuyé. Il parla d'une représentation qui lui avait paru singulièrement ridicule ; la jolie comédie des Mathématiciens, par Langendick, avait été défigurée de telle sorte qu'on eût dit que messieurs les amateurs voulaient en faire la parodie.

Philippe, dont l'esprit était naturellement porté à trouver les ridicules des personnes et des choses, passa en revue toute la soirée du général ; et parmi les peintures les plus grotesques de son récit, il fit figurer en première ligne l'Amphitryon même de la soirée, celui qui avait fait des dépenses considérables, et qui s'était donné beaucoup de fatigués pour amuser M. Philippe et tous les autres invités.

Madame Van-Espen ne put s'empêcher de faire remarquer à Philippe qu'il y avait bien un peu d'ingratitude à s'exprimer ainsi sur le bon M. Schmitter, et que les personnes qui donnaient des fêtes étaient fort malheureuses s'il fallait nécessairement qu'elles en fissent les frais de cette manière, outre les dépenses réelles que ces soirées entraînaient avec elles.

Philippe répondit que les choses s'étaient toujours passées ainsi, et que les Amphitryons devaient en prendre leur parti de bonne grâce.

« Lorsque les convives, ajouta-t-il, sont échauffés par les vapeurs du Champagne ou du Madère, il leur arrive souvent de se laisser emporter outre mesure par leur enthousiasme pour l'hôte aimable qui les traite si bien ; mais par cette loi éternelle de réaction qui existe partout, il est bien naturel

que l'enthousiasme fasse place à son tour à un peu de raillerie pour rétablir l'équilibre. »

— « Non, reprit madame Van-Espen, il n'y a rien de naturel dans tout cela, si ce n'est la malignité qui porte certaines personnes à critiquer les efforts mêmes qu'on fait pour les divertir : on cherche surtout à déprécier une fête à laquelle on a pris part, lorsqu'elle est réellement plus brillante que les fêtes qu'on a données soi-même. Que cette soirée a été mesquine ! C'était bien la peine d'inviter tant de monde !... Tel est le canevas sur lequel on fait mille broderies pour abrégier l'ennui du chemin, lorsqu'on s'en retourne chez soi en sortant d'un bal ; mais ces mots, pour un esprit un peu au fait, expriment un sens bien opposé à celui qu'ils semblent d'abord présenter, et ils signifient dans le langage de l'envie : Cette soirée a été superbe ! Jamais je ne pourrai en rendre une semblable. Ces gens-là ont voulu m'écraser ; il faudra rompre avec eux. »

— « Ce que vous dites-là, madame, reprit Philippe, me fait bien regretter la légèreté de mes discours ; vous avez dû prendre une fort mauvaise idée de moi. »

— « Non pas, non pas, répondit madame Van-Espen ; dix personnes peuvent avoir chacune un motif différent en tenant toutes le même langage. Ainsi vous, M. Philippe, ce n'est point la jalousie qui vous fait parler : ce sentiment n'est pas de votre âge, et il ne prendra sans doute jamais racine dans votre cœur ; vous dites des malices sans être méchant et sans y attacher vous-même une grande importance. »

— « Je suis charmé, madame, reprit Philippe, que vous aviez si bien su trouver l'excuse à côté de la faute que vous me reprochez ; j'ose dire que vous avez deviné juste, et je serais désolé si mon penchant à la raillerie pouvait causer la moindre blessure, mais, que voulez-vous ? il faut animer la conversation, et j'ai remarqué qu'un peu de médisance réveille tout-à-coup les auditeurs qui ont été jusque-là inattentifs. »

— « Je le crois bien, reprit M. Van-Espen, au milieu des traits lancés par la malignité, chacun se tient sur ses gardes de peur qu'il n'en arrive quelques-uns jusqu'à lui-même ; d'ailleurs les personnes qui ont le bonheur d'être irréprochables ou qui ont assez de confiance pour se croire telles, aiment en général à entendre médire, parce qu'il leur semble que leur mérite et leurs qualités s'augmentent de tout ce que la médisance enlève à autrui. »

Après cette petite controverse de morale, madame Van-Espen rappela à Philippe qu'il était attendu pour le surlendemain à une soirée chez M. Van-Espen, et elle ajouta en souriant que la causticité y trouverait une ample pâture.

— « Permettez-moi de penser le contraire, reprit Philippe ; les choses, madame, vont à ravir dans votre maison ; d'ailleurs, auprès de vous, auprès de mademoiselle Louisa, on a bien d'autres sentimens que celui de la malignité. »

En achevant ces mots, Philippe prit un petit air de satisfaction, parce qu'il croyait avoir terminé par un coup de maître une visite qui avait un but plus positif que celui d'une simple politesse.

CHAPITRE VIII.

On a vu que Philippe ne s'était guère soucié d'abord de retirer ses hommages aux petites grisettes de la porte de Harlem pour les offrir à la fille de madame Van-Espen.

Philippe, qui commença ses visites pour obéir à son père, avait fini par les multiplier et à ressentir une impulsion plus irrésistible que la première.

Louisa venait d'atteindre sa quinzième année : élevée pendant toute sa première enfance au milieu de l'air pur des champs où elle passait avec sa mère toute la belle saison, elle s'était singulièrement développée. C'était une belle brune, à l'œil vif et pourtant modeste, avec un teint de lis et de rose, comme une héroïne de roman. Si quelque chose lui manquait encore, c'était un peu d'embonpoint ; mais comme elle était très-jeune, on pouvait espérer que le complément de sa beauté ne se ferait pas longtemps attendre : heureuse si, parvenue à ce terme très-rapproché, elle n'avait pas le sort de presque toutes les beautés hollandaises, dont la taille épaissit tellement en peu d'années, qu'on peut les confondre de loin avec les tonneaux qui attendent sur les ports le moment du départ pour les Grandes-Indes !.. Louisa était une jeune personne remarquable par ses attraits ; et M. et madame Van-Espen, malgré la grande fortune qu'ils devaient laisser à leur fille unique, avaient cherché à lui donner une brillante éducation. Ils pensaient avec raison que si la fortune est un très-grand avantage dans le monde, une bonne éducation contribue à en rendre la jouissance plus agréable, et que celui qui renonce à s'instruire parce qu'il a de grandes

richesses, se prive ainsi volontairement d'une partie de leurs charmes et de leur prix, Cependant en cultivant avec soin les heureuses dispositions de leur fille, M. et madame Van-Espen se gardèrent bien de tomber dans un excès contraire : ils ne prétendaient point faire une merveille précoce de leur enfant, et entasser dans sa tête une foule de connaissances qui auraient pu la faire briller un moment, mais qui ne lui auraient été d'aucune utilité dans le reste de la vie. Ils mettaient au nombre des études inutiles et même nuisibles pour une jeune personne celle du grec et du latin ; parce que la science approfondie de l'une de ces deux langues ne peut être acquise que par de longs travaux, et qu'une notion superficielle étant à peu près sans avantage, ne saurait entrer en compensation avec la perte du temps qu'il a fallu y consacrer. Ils aimaient mieux voir leur fille s'appliquer aux langues modernes qui sont beaucoup plus faciles, et dont une connaissance, même légère, peut avoir quelque utilité. Après l'étude des langues, et celle de l'histoire et de la géographie, la musique et le dessin leur avaient paru indispensables à une jeune personne : non pas qu'il fallût qu'elle devînt une virtuose dans ces deux arts à la fois ; ils pensaient, au contraire, qu'il suffisait d'en posséder un seul avec quelque supériorité, mais qu'il convenait de s'occuper d'abord de tous les deux pour reconnaître ainsi celui dans lequel on pouvait se promettre les plus de succès. il arriva à Louisa, par un privilège bien rare, de réussir également dans la musique et dans le dessin ; ainsi elle possédait ce que le Anglais appellent le *complément*, c'est-à-dire celui de toute belle éducation, il n'était donc pas surprenant que Philippe eût pris de l'inclination pour elle ; et ses soins, ses attentions ne contribuaient pas peu à le mettre en faveur auprès de celle qu'il aimait déjà.

Lorsque Philippe eut terminé cette dernière visite, Louisa, pour se préparer à jouer quelques morceaux dans la soirée qui devait avoir lieu chez eux, se retira dans son appartement ; et M. et madame Van-Espen restèrent seuls à s'entretenir.

Ils s'avouèrent réciproquement que les visites fréquentes et les espérances de Philippe ne leur déplaisaient pas. Je sais bien, dit M. Van-Espen, qu'avec tous les avantages que possède notre fille, et avec ceux qu'elle attend de nous, elle pourrait prétendre à un parti beaucoup plus riche ; mais Merken est mon ami depuis longtemps, et je ne serais pas fâché d'unir nos deux enfans. Madame Van-Espen lui répondit que ce mariage pourrait assurer le bonheur de leur fille ; mais qu'il ne fallait point le conclure avant deux ou trois ans, parce que ce temps serait nécessaire pour

lui laisser prendre tout son développement et pour mettre à l'épreuve l'inclination de Philippe. M. Van-Espen fut entièrement de cet avis, et il ajouta que lors même que sa fille aurait l'âge convenable, il ne consentirait point à la marier en ce moment, parce que les circonstances pouvaient amener de grands changemens dans sa situation, et qu'il ne voudrait pas qu'un gendre pût concevoir, en épousant sa fille, des espérances qui ne se réaliseraient pas. Cette observation frappa vivement madame Van Espen ; elle crut entrevoir, par le ton grave et pénétrant de son mari, que ses expressions se rattachaient à des idées pénibles ; et malgré toute l'attention avec laquelle M. Van-Espen lui avait caché jusque-là ses embarras, elle forma de cruels soupçons à cet égard. Elle voulut s'en éclairer à l'instant même ; elle lui demanda si les circonstances qui étaient, comme on le disait, funestes à tant de maisons hollandaises, n'avaient pas quelque influence fâcheuse sur ses propres affaires. M. Van-Espen, fidèle au système qu'il avait adopté, s'empressa de la rassurer ; et relativement aux expressions dont il s'était servi et qui avaient donné lieu aux questions de sa femme, il prétendit qu'elle l'avait mal compris : il avait voulu dire seulement qu'il serait peu convenable de songer à un mariage au milieu du deuil de la patrie ; mais il ajouta que ses propres affaires étaient dans une situation telle qu'elle ne devait concevoir aucune inquiétude à cet égard.

CHAPITRE IX.

Madame Van-Espen, pleine de confiance dans les assurances positives de son mari, se félicita intérieurement d'une circonstance qui l'avait mise à même de connaître l'état satisfaisant de leurs affaires, au milieu des cris de détresse que les autres négocians faisaient entendre. Elle se prépara donc à donner le surlendemain une soirée brillante et digne de leur situation, au risque d'éveiller la jalousie et de faire parler la médisance. Elle pensait que cette soirée aurait un résultat plus important que celui de rendre les politesses qui leur auraient été faites, et de divertir leurs connaissances et leurs amis. Comme la gêne était devenue extrême dans les maisons les plus opulentes, on serait porté à prendre une plus haute idée de la situation actuelle de M. Van-Espen, en voyant le luxe, la splendeur d'une fête dont ils faisaient les honneurs ; et comme il était possible que les événemens vinssent enfin l'atteindre, il était convenable de prémunir d'avance

l'opinion publique contre les alarmes qui pouvaient naître plus tard. Cependant, en faisant tout ce que l'intérêt de M. Van-Espen semblait commander, madame Van-Espen était trop sage et trop judicieuse pour ne pas se renfermer dans les bornes que les bienséances du moment lui prescrivaient. Elle voulait que sa soirée fût assez belle pour l'effet qu'elle devait produire ; mais comme les circonstances étaient fort graves, elle prétendait en retrancher avec soin tout ce qui n'était pas entièrement indispensable. Elle regardait comme une nécessité pénible l'obligation de donner une fête, lorsque les larmes et le sang de ses concitoyens coulaient de toutes parts ; mais enfin cette nécessité existait, il fallait bien s'y soumettre comme à une loi de rigueur. D'autres maisons lui donnaient tous les jours l'exemple, et elle était obligée de le suivre. Il lui semblait pourtant qu'il aurait mieux valu que, par un accord tacite, chacun eût réservé pour des temps plus heureux les divertissemens qu'ils voulaient donner ; et elle était étonnée que tant de personnes eussent un si vif empressement pour les plaisirs, lorsque le deuil devait être dans tous les cœurs et sur toutes les figures. Il faut, se disait-elle, qu'il y ait beaucoup d'étrangers ou de mauvais citoyens dans notre pays, puisqu'il y a chaque soir tant de monde dans les spectacles publics et dans les soirées particulières. » Ainsi, quoiqu'elle fût dans l'usage, d'après le vœu de son mari, de consacrer toutes les années une somme considérable à sa toilette et à celle de sa fille, elle résolut cette fois de s'imposer la privation de quelques robes et de quelques colifichets, pour ne point insulter à la misère publique par un luxe déplacé. Elle avait assigné une autre destination à l'argent qu'elle devait y employer ; et elle voulut le faire servir à procurer du pain et des vêtemens aux familles des pauvres corailleurs hollandais qui ne pouvaient plus se livrer à leur industrie depuis que la mer était infestée de vaisseaux ennemis, et que d'ailleurs la patrie avait réclamé le secours de leurs bras.

Pendant que ces idées occupaient madame Van-Espen, sa fille survint après étudié sur son piano plusieurs sonates avec le soin et l'ardeur qu'elle devait mettre en se préparant pour une grande soirée où Philippe allait se trouver. Cependant, tandis que ses jolis doigts couraient avec légèreté sur les touches du piano, mille idées diverses lui passaient dans la tête : parmi ces idées, toutes relatives à la fête qui se préparait, sa robe et les autres parties de son ajustement occupaient là première place. C'était pur conférer sur ces objet important qu'elle se rendait auprès de sa mère : là, avec toute la gaîté folle qu'on possède à quinze ans, lorsque la vie se présente avec

toutes ses illusions, Louis a parla naïvement de tout le plaisir que ce bal lui faisait éprouver d'avance ; elle accusait la lenteur des heures qui retardaient cet heureux moment : cependant si ce moment était encore bien différé au gré de son impatience, il ne laissait pas que d'arriver trop vite en raison de tous les préparatifs qu'on avait à faire. Louisa, de crainte de n'être pas comprise et de perdre ainsi un temps précieux, aborda sans plus de détours le sujet qui la préoccupait davantage ; elle représenta que, quoiqu'elle possédât un grand nombre de robes de différentes étoffes et de toutes couleurs, il n'y en avait cependant aucune qu'elle n'eût déjà portée dans quelque soirée, et que comme il serait peu convenable qu'elle se montrât dans un bal avec une robe déjà connue, il fallait faire appeler mademoiselle Beauvert, la modiste de Paris qui s'était établie depuis trois mois au cours du Plantage, et qui avait fourni déjà quinze robes à ces dames. Madame Van-Espen répondit à sa fille qu'elle avait réfléchi sur l'objet de sa demande, mais que les temps étaient si durs pour le peuple, que les gens riches devaient s'imposer des sacrifices pour soulager les malheureux. « Ainsi, ma fille, ajouta-t-elle, j'ai cru prévenir tes intentions en envoyant à la caisse des pauvres l'argent que nous devons consacrer à notre toilette. »

— « Mais, maman, reprit Louisa, est-ce que nous ne sommes pas assez riches pour se courir les malheureux sans prendre sur notre nécessaire ? car il me semble qu'une brillante toilette est absolument nécessaire, et même indispensable dans une grande soriée. »

— « Ma fille, répondit madame VanEspen, nous jouissons sans doute d'une assez belle fortune ; mais, crois-moi, ce serait nous en rendre indignes que d'afficher un luxe scandaleux dans nos vêtements lorsqu'un si grand nombre de nos concitoyens réduits à la misère ont à peine des haillons pour se couvrir. Les robes que nous avons peuvent fort bien servir ; il faut se vêtir non pas avec recherche, mais avec décence ; et nous pouvons le faire sans recourir aux soins dispendieux de mademoiselle Beauvert. »

CHAPITRE X.

Louisa n'osa élever d'objections contre ce qui lui sembla un parti pris de la part de sa mère ; toutefois elle se disait à elle même qu'il n'était guère avantageux d'avoir de la fortune, s'il y avait des circonstances où il était défendu d'en jouir. Cette jeune personne joignait les qualités du cœur à

celles de l'esprit : douée d'une extrême sensibilité, elle n'aurait pu voir avec indifférence la mort d'un oiseau ; et cependant les récits que sa mère lui avait faits de la misère du peuple l'avaient peu touchée. Élevée au milieu d'une grande opulence, accoutumée à toutes les jouissances qu'elle procure, le mot de misère était encore pour elle un mot sans réalité ; elle n'avait vu jusque-là que des êtres heureux autour d'elle. Les serviteurs eux-mêmes qu'elle voyait dans la maison paternelle, lui paraissaient jouir d'une assez grande félicité ; et l'obéissance dans laquelle ils vivaient était peut être la seule chose qui pût lui faire penser qu'il y avait des peines dans la vie. Mais que des familles entières pussent manquer de pain, que des pauvres orphelins fussent exposés à périr de froid sur un misérable grabat, Louisa n'en avait pas la moindre idée. Le pain était chose trop commune pour imaginer qu'on pût s'en trouver privé ; on le jetait avec profusion aux chiens de garde de son père ; et elle voyait arriver sans cesse des voitures de bois et de charbon de terre pour chauffer des appartemens qui souvent n'étaient pas occupés même par les domestiques : comment, au sein d'une telle abondance, aurait-elle pu penser que quelqu'un dans le monde dût manquer du nécessaire ?...

Pendant que Louisa se livrait silencieusement aux réflexions que les paroles de sa mère lui avaient inspirées, M. Van-Espen arriva, et prenant tout-à-coup un air de satisfaction à la vue de sa fille : « Chère Louisa, lui dit-il, tu vas bien danser après-demain ? Nous aurons, je l'espère, beaucoup de monde... Vous avez sans doute songé, mesdames, ajouta-t-il en se tournant vers sa femme, et sa fille, à faire les préparatifs de vos toilettes. »

— « Tous nos préparatifs sont faits, répondit Louisa avec un soupir. »

— « Comment, est-ce que vous ne voulez pas vous procurer des robes nouvelles ? La couleur jonquille et nacarat est, je crois, de mode en ce monde. »

— « Mon ami, reprit madame Van-Espen, j'ai pensé que, dans les circonstances politiques où nous nous trouvons, il valait mieux consacrer aux pauvres l'argent que nous aurions employé à des superfluités. Chaque année tu fais des aumônes considérables ; et dernièrement encore tu as envoyé deux mille florins pour ces pauvres réfugiés français ; je veux à mon tour m'associer à tes bonnes œuvres, et notre fille désire aussi y prendre part. »

— « C'est très-bien ; mais quelle somme comptes-tu faire porter à la caisse des indigens ?

— Les trois quarts de la somme que je dépensais chaque hiver pour notre toilette, c'est-à-dire, huit cents florins. »

— Eh bien, cette somme sera envoyée « aujourd'hui de ta part à la caisse des indigens ; et je te prie de ne rien retrancher sur les dépenses que vous êtes dans l'usage de faire. Dans notre position, c'est une bien chétive économie que celle de huit cents florins. »

Louisa reprit alors qu'elle était parfaitement de cet avis, et que l'économie que sa mère voulait lui imposer, ainsi qu'à elle-même, l'avait singulièrement étonnée.

Madame Van-Espen, qui se trouvait très satisfaite d'avoir obtenu sans le vouloir de nouveaux motifs de sécurité, n'insista plus sur la nécessité des privations, puisque heureusement cette nécessité n'existait pas pour eux. Elle réfléchissait d'ailleurs que le luxe des grandes maisons contribue d'une manière plus utile et plus morale que les aumônes à soulager la détresse du peuple ; car le luxe, en faisant travailler les ouvriers, les préserve de la paresse que les aumônes entretiennent et favorisent souvent.

Madame et mademoiselle Van-Espen n'ayant pas de temps à perdre pour se conformer aux couleurs à la mode, jonquille, nacarat ou autres, elle passèrent aussitôt dans leurs appartemens pour y attendre mademoiselle Beauvert qu'elles avaient mandée.

Quant à M. Van-Espen, il resta dans le salon où il les avait rencontrées sans les chercher. Il lui avait fallu se faire une grande violence pour ne pas laisser apercevoir à leurs yeux le trouble de son cœur et les chagrins nouveaux qui le dévoraient.

CHAPITRE XI.

Un des principaux armateurs d'Amsterdam avait déclaré le matin même à la Bourse, un moment après son entrée dans le port, qu'il avait fait voile de conserve avec plusieurs autres bâtimens marchands, au nombre desquels étaient *le Ruyter* et les Deux Frères, lorsque des corsaires anglais leur avaient donné la chasse ; qu'il avait aussitôt gagné le large ; mais qu'en s'éloignant, il avait remarqué que le Ruyter et les Deux Frères étaient cernés par les frégates ennemies.

Van-Espen avait été atterré par cette nouvelle qui lui faisait supposer la perte assez vraisemblable de sa dernière espérance. Dans deux jours il

aurait à acquitter plusieurs effets qui allaient se trouver échus, et qui s'élevaient à des sommes considérables : il lui était impossible d'y faire face ; et ses pensées de suicide se représentaient à son esprit avec une nouvelle force, comme le seul moyen d'échapper à l'infamie. La tendresse qu'il avait pour sa femme et pour sa fille, le désespoir qu'il allait leur causer, le désordre que sa mort ajouterait à celui qui régnait déjà dans ses affaires, toutes ces considérations qui l'avaient retenu une première fois, n'avaient plus d'empire sur lui. Comme tous les infortunés saisis d'une agitation violente, il n'avait qu'une idée fixe, celle de son déshonneur, et cette idée funeste maîtrisait entièrement toutes ses facultés. Van-Espen se rendit dans son comptoir, et là son délire traça avec toute la netteté du sang-froid et de la raison une lettre adressée à sa femme, dans laquelle il lui faisait de touchans adieux, ainsi qu'à sa fille, en leur annonçant que sa cruelle destinée allait les séparer pour toujours. On eût dit, en lisant cette lettre, que c'était celle d'un malheureux que la justice humaine avait condamné et qui se soumettait en frémissant à un arrêt irrévocable : il la plaça dans son secrétaire et dans un endroit assez apparent. Il sortit aussitôt, alla chez un armurier, et acheta un pistolet, de la poudre et des balles. Après s'être procuré ces provisions nécessaires pour l'horrible voyage qu'il avait projeté, il se rendit sur les bords de l'Amstel, dans milieu solitaire, près de la tour des Pleureurs. Là, il regarde attentivement autour de lui, et comme il n'aperçoit personne, il charge son pistolet, et le tourne déjà contre sa tête avec des mouvemens convulsifs qui expriment toute la violence qu'il se fait à lui-même. Une seconde de plus, et c'en était fait de lui ; mais la Providence, dont les desseins sont impénétrables, et qui veille souvent sur ceux même qui se rendent indignes de ses secours, avait placé près de lui un jeune homme qui s'était caché en l'apercevant, et qui examinait toutes ses démarches. Aumoment où Van-Espen allait mettre à exécution son horrible projet, le jeune homme s'élance sur lui ; et le dialogue suivant, commencé par celui-ci, a lieu entre deux individus, également malheureux, qui se rencontrent pour la première fois :

« Ah ! monsieur, qu'allez-vous faire ? »

— « Cela doit vous intéresser fort peu : « laissez-moi. »

« Non, monsieur ; malgré vos ordres, je ne puis vous abandonner dans l'état où je vous vois. »

« Je n'étais donc point assez éprouvé par l'adversité ! faut-il qu'une rencontre fatale vienne ajouter à mes tourmens ! »

« Je suis désolé de vous importune ; mais permettez-moi de vous le demander : vous êtes donc bien malheureux ? »

— « Oui, certes, je suis bien malheureux, et personne ne saurait l'être plus que moi. ».

— « Personne ne saurait l'être plus que vous !... Votre affirmation est trop exclusive ; je crois pourtant qu'il existe sur la terre d'autres êtres cent fois plus à plaindre que vous. »

— « Comment il pourrait exister des hommes aussi infortunés... Non, cela n'est pas possible. »

— « Eh bien ! monsieur, s'il m'est permis de pénétrer la cause de votre désespoir, vous avez sans doute fait des pertes considérables ; peut-être même êtes-vous entièrement ruiné ? »

— « Non, je le suis point encore ; mais cette horrible catastrophe est imminente. »

— « C'est-à-dire qu'elle doit arriver, et qu'il est possible qu'elle n'arrive pas ; mais je veux supposer votre malheur plus grand qu'il ne l'est réellement ; je veux admettre que vous ayez tout perdu, et que vous restiez absolument sans ressources ; et je dis que votre sort est encore plus tolérable que celui de beaucoup d'individus : vous possédez sans doute une bonne conscience ? »

— « Oh ! oui, je possède une bonne conscience ; j'ai horreur du crime ; et je pourrais même sortir de ma cruelle situation par le plus léger acte d'improbité, que je m'y refuserais. »

— « Quoi ! vous n'avez aucun remords, et vous osez vous dire bien malheureux ! »

— « Mais, monsieur, songez-vous aux chagrins que ma misère va causer à ma femme, à ma fille, que j'idolâtre et dont je suis adoré ! »

— « Vous avez une femme et une fille qui vous aiment, qui peuvent vous consoler, et vous osez vous dire bien malheureux !... Ah ! Sybarite de fortune, il faut qu'elle vous ait bien amolli par ses faveurs, puisque vous êtes si sensible à quelques adversités passagères ! Que diriez-vous donc si vous aviez perdu avec vos richesses, l'honneur sans lequel il n'est plus de félicité possible, et si vous étiez sur la terre sans amis et sans consolateurs ? »

— « Oh ! alors je n'aurais pas tardé jus » qu'à ce moment pour mettre un terme à une existence vraiment insupportable. »

— « Eh bien, monsieur, telle est la position dans laquelle je me trouve moi même ; et vous me confirmez par vos paroles dans une résolution que j'ai prise, et dont le sort me fait une loi irrévocable : j'aurai du moins, en mourant, une douce » consolation : celle d'avoir retenu sur le « bord de l'abîme un père de famille vertueux qu'un moment de délire avait précipité dans un projet insensé. J'étais « venu dans ce lieu solitaire pour mettre un ferme à mes déplorables jours ; et je ne crois pas que la philosophie la plus ingénieuse pût trouver que j'ai des raisons pour vivre encore. »

— « Je ne reviens pas de l'étonnement que j'éprouve !... Serait-il possible qu'il yeût dans l'univers et devant mes yeux un être plus misérable que moi ? »

— « Ah ! mon ami (permettez-moi ce nom que les rapports de notre inconcevable destinée m'engagent à vous donner), instruisez-moi de vos malheurs, pour que je puisse juger à mon tour si vos projets de suicide sont mieux fondés que les miens. Je ne veux point entrer dans un long et inutile récit de mes infortunes : qu'il vous suffise de savoir que j'ai été négociant à Berlin, que des fripons m'ont enlevé ma fortune, et que pour comble de malheur un concours funeste de circonstances m'a fait perdre, avec ma position sociale, l'estime de mes concitoyens. Obligé de quitter mon pays, je me suis dirigé au hasard vers la Hollande, où je suis arrivé ce matin même ; mais sans ressources, sans appui, sans recommandation, que puis-je espérer sur une terre étrangère ?... Je me suis reproché la faiblesse qui, jusqu'ici, a retenu ma main au moment où j'allais me dé » livrer de mes douleurs ; mais le dessein en est pris, et je vous demande maintenant de m'accorder deux grâces dont j'emporterai une vive reconnaissance ; promettez-moi, je vous en supplie, de renoncer à jamais à votre affreux projet, et laissez-moi seul sur cette rive accomplir une détermination qui m'est devenue nécessaire. »

— « Quoi ! mon ami, vous m'avez sauvé la vie et vous prétendez que je vous abandonne à vos fatales pensées ! Croyez-vous donc que votre exemple ne détruirait pas tout l'effet de vos discours, et que je ne serais pas tenté d'imiter votre courage ?... Ma tête est encore bien malade, et je n'ose dire que je sois tout-à-fait maître de moi. Achevez l'ouvrage que vous avez commencé. Le désir que j'éprouve de vous sauver de vos tristes résolutions, est le seul motif qui puisse me faire ajourer l'exécution de mes desseins ; ce motif ne sera-t-il pas capable d'obtenir de vous le même sacrifice ?... Venez chez moi ; vous pourrez peut-être me donner un bon conseil dans mes

affaires. Je regarde notre rencontre fortuite comme un premier sourire de la fortune qui veut revenir à nous. Venez, je vous présenterai à ma femme et à ma fille comme un ami que j'ai connu dans mes voyages en Allemagne, comme un homme qui m'a rendu un grand service, qui m'a sauvé la vie au moment où j'allais périr ; hélas ! dans ce dernier fait, je ne les tromperai que sur la date et sur les circonstances. Mais quel est votre nom ? Caril faut bien que je sache le nom de celui que je vais présenter comme un ami. »

— « Vous m'appellerez Carl... Mais, monsieur, je ne dois point accepter indiscrètement l'offre trop bienveillante que vous me faites de me recevoir chez vous ; vous pourriez vous repentir plus tard d'avoir admis dans votre maison un homme que vous ne connaissiez pas. »

— « Non, non, mon ami, je ne m'en repentirai point : la conformité qui existe entre votre sort et le mien me fait attacher un grand prix à votre amitié ; vous êtes le seul être auquel je puisse ouvrir mon cœur sur ma pénible situation dont le hasard vous a rendu le confident. J'ai toujours voulu laisser ignorer mes malheurs à ma famille pour ne point l'affliger, et quant aux étrangers, je ne dois point leur confier légèrement mes souffrances, de peur d'éveiller les soupçons et de rendre mes malheurs irréparables. Ah ! si je parvenais par vos conseils à me tirer d'embarras, combien j'aimerais à vous faire partager ma bonne fortune ! les malheureux sont pleins de confiance dans ceux qui peuvent les secourir ; ma confiance est entière en vous, et je ne sais quel pressentiment secret me dit que vous êtes le sauveur que la Providence m'a envoyé. »

CHAPITRE XII.

Carl, entraîné par les prières de M. Van-Espen, consentit à se prêter à tout ce qu'il désirait de lui. Le bonheur qu'il avait eu de sauver un infortuné en proie au désespoir, avait versé un baume salubre sur les blessures de son propre cœur : et comme il craignait une rechute de la part de Van-Espen, il pensait qu'après l'avoir remis entre les mains de sa femme et de sa fille, auprès des objets de sa vive tendresse, sa guérison serait bientôt complète, et qu'il pourrait lui-même se dégager de ses liens et consommer un projet horrible, il est vrai, mais dont son inconcevable destinée semblait lui commander l'affreuse nécessité.

Van-Espen, accompagné de Carl, se rendit chez lui sur-le-champ. Il présenta à sa femme le jeune étranger, et lui dit, comme il en était convenu, que M. Carl, négociant allemand, lui avait rendu de grands services pendant son dernier voyage. Madame Van-Espen fit un accueil très-bienveillant à Carl ; et Louisa, qui se trouvait présente et qui ordinairement ne faisait guère attention aux nombreux étrangers qui venaient leur faire visite, éprouva quelque intérêt pour le nouveau venu, parce qu'il avait rendu service à son père. Carl fut invité à venir dîner le jour même ; il s'excusa de son mieux pour ne pas accepter ; mais les instances de madame Van-Espen furent si pressantes, qu'il ne put résister. Van-Espen même s'approcha de lui, et lui dit à voix basse quelques mots auxquels il répondit très-distinctement : « En ce cas, j'accepte votre invitation. » Comme Carl manifestait la crainte de causer quelque embarras par sa présence dans la maison de M. Van-Espen, celui-ci lui répéta plusieurs fois qu'il serait traité sans façon, comme le meilleur de ses amis. Là-dessus, Carl se retira, en promettant de revenir à l'heure du dîner et en annonçant qu'il était bien aise de visiter auparavant une ville dans laquelle il venait d'arriver.

Lorsqu'il fut sorti, madame Van-Espen dit à son mari que ce jeune étranger avait de très-bonnes manières, et qu'il était sans doute un des premiers négociants de l'Allemagne. Van-Espen l'assura qu'elle ne se trompait pas. Elle lui demanda encore, par un mouvement de cette curiosité si naturelle de connaître tout ce qui se rattache à un être qui nous est cher ; elle lui demanda de quelle nature était le service que M. Carl lui avait rendu. Mais Van-Espen, comme préoccupé par d'autres idées, et sans répondre à la question, s'informa si quelqu'un était venu en son absence. Madame Van-Espen répondit qu'elle n'avait vu que M. Kruder, qui paraissait désirer vivement de le rencontrer.

Quelques instans après, Kruder arriva de nouveau ; et comme il témoignait le désir de parler d'affaires, madame Van Espen ; se retira. La nouvelle répandue le matin même à la Bourse sur le navire les Deux Frères avait alarmé vivement Kruder ; il voulait absolument être remboursé. Lorsqu'il n'avait que des soupçons sur les pertes réelles de Van-Espen, il était obligé de conserver quelques mesures dans sa demande ; mais aujourd'hui, que la position de ce dernier n'offrait presque plus d'incertitude, il pouvait renoncer à des ménagemens inutiles, et il paraissait bien résolu à le faire. Cependant une considération le retenait encore et l'empêchait de rompre avec éclat : c'était la crainte de donner l'éveil aux

autres créanciers, qui ne manqueraient pas d'accourir. Il pensait que, si un partage exact de la fortune de Van-Espen venait à être fait, il pourrait arriver que lui Kruder ne fût pas entièrement payé, et c'est ce qu'il voulait éviter ; il avait résolu, en conséquence, de garder encore quelques ménagemens ; il parla de nouveau de son voyage à Van-Espen, et lui exprima le désir de toucher ses fonds ou au moins une partie. Van-Espen lui répondit comme la veille qu'il était dans l'impossibilité absolue de le satisfaire, et qu'il lui demandait seulement vingt-quatre heures de répit. « Mais, répondit Kruder, les événemens se succèdent avec rapidité ; et vous ne pouvez pas me répondre que les choses seront encore dans le même état au bout de vingt-quatre heures. »

Comme Van-Espen avait l'air de ne pas le comprendre, peut-être pour le faire expliquer davantage, Kruder ajouta aussitôt : « Il est inutile, mon cher, de recourir entre nous à des périphrases et à des détours ; vous êtes aujourd'hui dans une situation très-embarrassée ; je regrette beaucoup de ne pouvoir pas venir à votre secours. Mais enfin cette situation ne peut avoir que des suites funestes ; et il ne serait pas juste que moi, votre ami depuis vingt ans, je fusse exposé à éprouver des pertes. Dans ce moment vos autres créanciers sont encore tranquilles ; vous avez la libre disposition de votre caisse et de votre portefeuille ; rendez-moi le service de me rembourser les sommes que j'ai placées chez vous. »

— « Mon ami, répondit Van-Espen, vous venez de me rappeler une amitié de vingt ans qui m'a été toujours précieuse, et sur laquelle j'avais cru pouvoir compter dans mes adversités ; vous me déclarez que vous n'êtes pas à même de me rendre service pour le moment, et je ne veux pas insister. Il me semble pourtant qu'en supposant que vous n'ayez pas de fonds en caisse, il vous reste au moins votre crédit, votre signature, qui pourraient être pour moi d'un puissant secours. Mais, je le répète, je ne veux pas insister à cet égard : les services de l'amitié ne doivent jamais se faire attendre, et j'ose dire que je n'ai mis personne dans le cas de se plaindre de la froideur de mon dévouement. Toutefois il paraît que je ne puis pas compter sur vous, et je tournerai mes vues d'un autre côté pour y trouver quelque appui. Une seule chose m'étonne et m'afflige vivement ; c'est qu'en regardant mon malheur, tranchons le mot, ma faillite comme pro chaîne, vous prétendiez que je me libère envers vous au préjudice de mes autres créanciers. »

— « Oui, j'ai osé élever cette prétention, en me fondant sur votre amitié et sur la connaissance que j'ai de votre position. »

— « Mais si j'avais la faiblesse de con » descendre à vos désirs, et que ma faillite vînt à éclater, je serais regardé avec raison comme un malhonnête homme, comme un banqueroutier frauduleux ; j'ajouterais ainsi l'infamie à mon infortune. »

— « Scrupule déplacé ! craintes imaginaires ! tout ce que nous ferions se passe » rait entre nous, et personne n'en saurait rien. »

— « C'est très-bien ; mais en supposant que je parvinsse à dérober mon crime(car ce serait réellement un crime) aux regards de mes concitoyens et à ceux de la justice, pourrais-je échapper aux reproches de ma conscience ! »

— « Ce que vous me dites-là sont des subterfuges et des faux-fuyans ; vous vous rendez indigne de mon amitié par vos refus. »

— « Reprenez, reprenez votre amitié s'il faut que je me déshonore pour la conserver. »

— Hé bien ! puisque vous osez me parler sur ce ton, je vous déclare que je suis disposé à recourir aux voies judiciaires. »

— Vous en avez le droit ; et si je parais devant les magistrats, je n'aurai pas à rougir d'une action coupable. Vous savez qu'il existe au plafond de la salle des banqueroutes un œil qui semble suivre ceux qui le regardent de quelque manière qu'ils se placent⁵ ; c'est un emblème énergique de la vigilance des lois, et je me félicite de n'avoir pas à redouter les regards de la justice dans aucune circonstance de ma vie. »

CHAPITRE XIII.

La fermeté de Van-Espen déconcerta singulièrement Kruder. Il avait eu recours aux menaces d'une poursuite judiciaire, comme à un moyen infaillible de le décider ; et cependant ce moyen était resté sans effet, ou plutôt il n'avait eu qu'un fâcheux résultat. Il était à craindre que Van-Espen, regardant son désastre comme imminent par les poursuites de Kruder, ne prît le parti de les prévenir en déposant son bilan qui pouvait être tout préparé. Tous les créanciers seraient alors appelés à se partager ses dépouilles, et il était possible que Kruder éprouvât quelque réduction dans sa créance. D'un autre côté, Van-Espen avait annoncé qu'il irait chercher

ailleurs les secours dont il avait besoin ; et comme il était encore possible qu'il parvînt ainsi à se relever, il ne fallait pas pousser les choses à l'extrême pour le moment. Ces réflexions portaient Kruder à penser qu'il était allé trop loin, et qu'il convenait de revenir sur ses pas. En conséquence, il jugea qu'il était prudent de dissimuler ; et feignant une pleine confiance dans les sentimens de Van-Espen, il lui dit que puisqu'il ne voulait pas le satisfaire, il était, lui, obligé de s'en remettre entièrement à son amitié ; et que la menace des voies juridiques n'avait de sa part rien de sérieux. Van - Espen trouvait bien que la plaisanterie avait été un peu amère ; mais sa position lui faisait un devoir de se contenter, au moins en apparence, de l'explication de Kruder.

Lorsque ce dernier se fut retiré ; madame Van-Espen, qui avait entendu quelques mots de leur entretien du fond de l'appartement où elle se trouvait, et qui avait jugé, surtout par le diapason élevé de leur voix, qu'il y avait quelque sujet de mésintelligences entre son mari et Kruder, arriva tout-à-coup auprès de Van-Espen pour s'éclairer à ce sujet.

Madame Van-Espen n'avait jamais pu partager, l'amitié que son mari avait pour Kruder ; elle avait toujours considéré ce dernier comme un homme faux et égoïste, quoique Kruder se montrât pour elle d'une politesse et d'une prévenance excessives. C'était même ces attentions affectées qui lui faisaient éprouver une assez grande aversion pour cet individu. Elle avait parfaitement reconnu que Kruder ne venait depuis long-temps dans la maison de Van-Espenque pour elle, et qu'il couvrait du voile de l'amitié un sentiment qu'elle lui avait involontairement inspiré ; elle se le reprochait amèrement comme si elle l'eût fait naître par son inconséquence et sa légèreté. Mais lorsqu'elle voulait examiner sa conduite, elle était forcée de se rendre justice ; elle n'avait rien à y reprendre qui pût autoriser l'inclination de Kruder ; et elle avait fait, au contraire, tout ce qui pouvait l'empêcher de naître, ou l'étouffer. Tous les complimens qu'il lui adressait étaient accueillis par des mots ou par un silence dans lesquels le moins clairvoyant aurait aperçu toutes les marques d'une vertueuse indifférence. Cependant Kruder ne se décourageait pas : il regrettait seulement que la grande opulence dont jouissait madame Van-Espen la mît à l'abri d'un genre de séduction qu'il employait souvent avec succès. De riches présens lui avaient soumis plusieurs fois des beautés assez sévères ; et de toutes les manières de réussir, la pluie d'or de Danaé lui paraissait la plus sûre et la plus expéditive. Il est vrai que lorsqu'on est un Jupiter à barbe grisonnante,

comme était déjà M. Kruder, on ne peut échanger son amour contre celui d'une jolie femme, qu'en supportant un escompte considérable. Kruder était assez riche pour payer la différence ; mais madame Van-Espen était par sa fortune et par ses vertus hors de la portée de Kruder. Celui-ci continuait pourtant ses tentatives, et attendant partie il pelottait avec les actrices du Théâtre-National, et surtout avec les danseuses du Théâtre-Français. Les danseuses parisiennes ont une réputation très-bien établie auprès des riches banquiers, et leurs actions sont toujours en hausse sur les diverses places de l'Europe ; mais comme M. Kruder savait allier les plaisirs aux affaires, il voulait aussi mettre quelque diversité dans ses conquêtes, et il aurait été bien aise de faire celle d'une, personne telle que madame Van-Espen. Par malheur, celle-ci le méprisait, et si une femme peut finir par aimer celui qu'elle a seulement dédaigné d'abord, elle ne passe jamais du mépris à l'amour.

Madame Van-Espen souffrait avec peine les assiduités de Kruder ; cependant celui-ci était l'ami de son mari, et elle n'aurait pas voulu devenir l'occasion d'une rupture.

CHAPITRE XIV.

Les paroles dures et les menaces que Kruder s'était permises contre Van-Espen, et que l'épouse de ce dernier avait entendues, n'avaient fait que la confirmer dans la mauvaise opinion qu'elle avait conçue de cet homme. Elle voulut savoir de son mari ce qui y avait donné lieu. M. Van-Espen chercha d'abord, conformément à sa manière d'agir, à lui donner le change sur l'entretien qu'il avait eu avec Kruder ; mais elle avait entendu des explications positives, et quoiqu'elle ne fût pas au fait de tout, elle en savait assez pour juger si son mari lui disait la vérité. Les mots de remboursement, de poursuites judiciaires, de faillite, de salle des banqueroutiers, avaient frappé ses oreilles ; et le ton animé des interlocuteurs ne lui permettait pas de croire qu'il ne s'agît entre eux que d'une discussion sur un sujet indifférent. Vivement pressé de s'expliquer, M. Van-Espen lui confia donc un secret qu'il n'aurait pu d'ailleurs lui dérober long-temps. Il lui fit connaître l'état désespéré dans lequel les circonstances l'avaient jeté. Il se trouvait dans l'impossibilité de satisfaire à ses engagements, et la ville allait être remplie du bruit de son désastre. Il

ajouta qu'il avait eu l'imprudence de mettre Kruder dans la confiance de sa situation, ce qui le mettait tout-à-fait à sa discrétion ; et que Kruder menaçait de le faire déclarer en faillite aujourd'hui même, s'il ne consentait à lui rendre sur-le-champ les cinquante mille florins qu'il lui devait. Il expliqua les motifs de délicatesse qui l'empêchaient d'acquiescer au désir de Kruder ; et madame Van-Espen le loua beaucoup d'avoir, sans balancer, répondu par un refus formel à une semblable proposition. Elle le blâma, d'un autre côté, d'avoir eu plus de confiance dans l'amitié équivoque de Kruder, que dans la tendresse de sa femme, et d'être allé choisir un semblable confident.

— « J'ai voulu, répondit Van-Espen, t'épargner autant qu'il m'a été possible, le tracas et le tourment des affaires ; je désirais te faire jouir des avantages de la fortune, sans te laisser partager les embarras qui l'accompagnent. »

— « Ah ! mon ami, répliqua madame Van-Espen, tu m'aurais donné une plus grande preuve de tendresse en me parlant avec confiance : nos affaires y auraient même gagné ; car j'aurais pu restreindre des dépenses que je faisais par l'idée avantageuse que j'avais de notre opulence. Hier encore je voulais faire avec économie les préparatifs de la soirée que nous donnons demain ; je connaissais nos désastres publics, et je craignais qu'ils n'eussent influé sur nos affaires particuliers. Eh bien ! tu as eu toi-même le soin de combattre mes tristes pressentimens et de m'arrêter dans les mesures d'économie que j'avais prises. Ainsi sur le bord de l'abîme, au moment où nos créanciers vont nous demander un compte sévère, nous aurons augmenté dans une soirée les pertes que la faillite doit leur faire éprouver. »

Van-Espen convint qu'il avait eu tort, mais sa tendresse l'avait égaré. Madame Van-Espen, qui était douée d'un caractère énergique, s'efforça bientôt, par ses conversations, de relever le courage de son mari ; celui-ci était d'un caractère très-faible et se laissait aller à toutes les impressions du moment, comme une barque sans pilote qui flotte au gré du courant. Il était accablé de sa mauvaise fortune, et n'espérait plus sortir du labyrinthe de malheurs dans lequel il était engagé. Il regardait le navire des Deux Frères comme irrévocablement perdu ; mais sa femme savait que celui qui avait apporté la fatale nouvelle, était un ami de Kruder. Elle pensa que tout ce récit pourrait bien n'être qu'une fable arrangée à l'instigation de celui-ci dans quelque mauvais dessein ; car elle ne supposait pas que Kruder pût avoir une bonne pensée dans, l'intérêt d'autrui. Elle fit part de ses

conjectures à son mari ; elle ajouta qu'en supposant que le navire les Deux Frères eût été chassé par l'ennemi, il ne serait pas impossible qu'il fût parvenu à s'échapper, et que ce ne serait pas, au reste, la première fois que le courage des marins hollandais aurait triomphé de forces supérieures. « Enfin quels que soient les événemens, ajouta-t-elle, nous pourrions devenir malheureux ; mais au moins nous ne serons pas criminels, et nous paraîtrons sans rougir devant nos concitoyens. Si nous sommes ruinés, nous travaillerons ; et si nos malheurs, en te « frappant trop vivement, t'enlevaient la force et la résignation nécessaires, ma fille et moi nous suffirions pour fournir aux besoins de tous. »

Van-Espen parut un peu consolé par le langage de sa femme ; mais, dans le fond du cœur, ces paroles ne faisaient qu'aigrir ses douleurs, parce qu'elles lui montraient tout l'abaissement auquel sa famille allait être réduite.

Au moment où ils étaient ainsi occupés ensemble à déplorer leur malheur, un laquais vint annoncer que M. Carl était arrivé et qu'on l'avait fait entrer dans le salon. Madame Van-Espen recommanda à son mari, non pas la discrétion (elle ne supposait pas qu'il dût prendre pour confident cet étranger), mais la prudence et l'attention nécessaires pour dissimuler le chagrin qui le tourmentait. Elle observa que cette contrainte était, il est vrai, très-pénible ; mais qu'elle saurait se l'imposer à elle-même et paraître calme malgré toutes les agitations de son cœur. Van-Espen passa auprès de Carl, et sa femme lui dit qu'elle allait bientôt les rejoindre.

Lorsque Van-Espen et Carl se trouvèrent en présence l'un de l'autre, ils éprouvèrent tous deux un sentiment de plaisir bien naturel ; car les infortunés ne sont jamais mieux qu'avec des infortunés comme eux : et lorsqu'à cette conformité de situation se joignent encore la confiance et les épanchemens du cœur, ces rapports mutuels forment une complète harmonie du malheur et sont une source de consolations réciproques. Telle était la situation de Van-Espen et de Carl vis-à-vis l'un de l'autre. Van-Espen, qui n'avait pas oublié la recommandation de sa femme, dit à Carl de paraître ignorer toutes leurs disgrâces, comme madame Van-Espen ignorait elle-même la cruelle destinée de ce dernier.

Quelques instans s'étaient à peine écoulés, lorsque madame Van-Espen entra dans le salon avec sa fille. C'était merveille de voir avec quel art madame Van-Espen avait su prendre sur elle-même ; on n'aurait jamais pu penser qu'elle venait de recevoir une effroyable confidence qui lui avait fait

répandre un torrent de larmes ; elle avait un air de tranquillité et de bonheur si parfait, qu'on l'eût toujours prise pour la femme du plus riche banquier d'Amsterdam, s'abandonnant avec ivresse à toutes les faveurs de la fortune. Les femmes ont, en général, un talent admirable pour composer leur extérieur : peut-être est-ce un don naturel, peut-être aussi que d'un sexe plus faible et placé presque toujours dans la dépendance, elles ont senti de bonne heure le besoin de suppléer à la force par la ruse, et que l'exercice a développé chez elles une faculté sur laquelle se fonde leur puissance.

CHAPITRE XV.

Van-Espen et Carl avaient moins d'empire sur eux-mêmes ; je ne sais quelle gêne, quel embarras se laissait apercevoir sur tous leurs traits et dans tous leurs mouvemens ; on reconnaissait facilement que leur âme n'était pas à l'aise. Quant à Louisa, elle était heureuse comme on l'est à quinze ans, lorsqu'on est jolie, qu'on a de belles robes, et qu'on doit danser le lendemain.

Madame Van-Espen et Carl, obligés de se déguiser réciproquement ce qui les occupait le plus, et promettant de s'entretenir ensemble, étaient dans une situation pénible et assez commune dans le monde ; ainsi ils ne pouvaient causer que sur des choses indifférentes, sur la pluie, sur le beau temps, et de pareils sujets sont bientôt épuisés. Van-Espen était, il est vrai, en tiers dans la conversation ; mais en présence de sa femme il fallait qu'il se renfermât dans certaines bornes, et il ne pouvait sortir du cercle des généralités. Ainsi après la pluie et le beau temps, et des pronostics dignes de Mathieu Laënsberg sur le temps du lendemain ou sur celui de la semaine, la conversation était à son terme, lorsque madame Van-Espen demanda à M. Carl comment il trouvait la ville d'Amsterdam ? Carl répondit que c'était à ses yeux une ville charmante, qu'il venait d'en parcourir les différens quartiers, et qu'il avait remarqué beaucoup d'activité dans le commerce et dans les préparatifs militaires, Je ne suis plus étonné, continua-t-il, que les Hollandais aient été appelés des abeilles pendant la paix, et des lions pendant la guerre. »

— « Il est vrai, dit madame Van-Espen, que ces mots allégoriques nous ont été appliqués par les étrangers. »

— « L'éloge est ingénieux, et ce qui vaut mieux pour vous, répliqua Carl, il est mérite. N'est-ce pas votre industrie qui a répandu la richesse dans une contrée que la nature semblait avoir des héritée, et que Philippe II cherchait à apauvrir pour l'opprimer plus facilement ? Heureusement que vous avez triomphé de sa tyrannie et de son duc d'Albe. »

— « Puissions-nous, ajouta madame Van Espen, triompher également de la puissance et de la jalousie des Anglais ! Mais il faudrait pour cela que le cabinet des Tuileries, et celui de Saint-James ne fussent pas réunis... »

M. Van-Espen, qui était resté silencieux depuis quelques instans, prit alors la parole, et l'entretien continua ainsi :

— « Vous voyez, mon cher Carl, que nos dames raisonnent sur la politique ! Il n'en est pas une qui ne prétende tenir la clef des intrigues des différens cabinets. »

MADAME VAN-ESPEN.

« Vaudrait-il mieux que les femmes s'occupassent d'intrigues de boudoir ? »

M. VAN-ESPEN.

« Non pas, non pas ; cela ne vaudrait pas mieux. »

CARL.

« Permettez-moi d'émettre mon avis sur ce sujet. Si les chefs des gouvernemens et leurs divers subordonnés n'ai » ment pas que les dames s'occupent de politique, c'est que ces messieurs voudraient voir diminuer le nombre des personnes qui contrôlent leurs actes. Je me souviens de m'être trouvé à Berlin dans une maison où l'on jouait gros jeu. Les dames faisaient cercle autour de la table et jugeaient des coups ; un des joueurs prétendit que ces dames devaient beaucoup s'ennuyer, et il ajouta sans façon qu'elles avaient mauvaise grâce autour de la table du jeu. Plusieurs d'entre elles approuvèrent son avis et se retirèrent. Mais celles qui étaient restées reconnurent bientôt pourquoi elles avaient paru si déplacées dans le voisinage des joueurs : le drôle qui avait demandé qu'elles en fussent

éloignées, était un prestidigitateur peu habile ; mais, en rusé fripon, il ne voulait pas qu'on examinât trop ses cartes. »

— « Voilà aussi pourquoi, dit Van-Espen, les ministres n'aiment pas qu'on s'occupe de politique, et que l'on examine leurs cartes. Ma foi, mon cher, votre apologue est un peu satirique, mais il ne manque pas de justesse. »

Le mouvement de la conversation ou plutôt le besoin de la remplir fit arriver ensuite à la musique, et à des dissertations à perte de vue sur la meilleure musique, sur l'ancienne et sur la nouvelle. Van-Espen se recusa sagement dans une question pareille ; il n'avait jamais éprouvé aucun plaisir aux opéras les plus beaux, et il ne pouvait comprendre ce lui que d'autres personnes paraissaient y trouver. Il croyait de bonne foi que c'était une affaire de mode et de bon ton, et que beaucoup d'individus ne parlaient de leur passion musicale que pour se mettre au nombre des gens du bel air. Quant à madame Van-Espen, elle ne partageait pas les idées de son mari à cet égard ; elle était très-bonne musicienne et touchait du piano avec une certaine supériorité. C'était elle qui dirigeait sa fille dans cette étude ; et quoique mademoiselle Louisa reçût les leçons d'un des maîtres les plus distingués d'Amsterdam, elle profitait peut-être encore davantage des leçons plus suivies de sa mère. Celle-ci se félicitait vivement, depuis la confiance que son mari lui avait faite, de posséder et d'avoir fait donner à sa fille un talent que la mauvaise fortune ne pouvait leur enlever, et qui servirait à les faire vivre dans l'adversité.

Madame Van-Espen, obligée de s'expliquer sur la question de prééminence en musique, prétendit, comme Voltaire l'a dit depuis de la littérature, que tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux ; et que c'était d'après ce principe qu'il fallait juger les ouvrages des divers compositeurs de l'Europe. « En effet, disait-elle, de tous les arts celui qui doit être le plus populaire, est certainement la musique ; et l'on ne saurait concevoir une musique qui ne serait faite que pour les savans, pour les connaisseurs, c'est-à-dire pour un nombre d'individus nécessairement très-bornés. En fait de musique, les con » naisseurs doivent être dans tous les rangs de la société, dans les palais comme dans les chaumières.... »

Cette dissertation allait continuer encore sur ce ton, lorsqu'un valet de chambre vint annoncer que le dîner était servi. On fut donc forcé de s'arrêter ; mais on convint que, dans la soirée du lendemain, M. Carl qui

jouait du violon, d'après ce qu'il avait fait connaître, accompagnerait Louisa sur le piano.

CHAPITRE XVI.

Lorsqu'on fut à table, la conversation continua de la même manière, avec cette frivolité qui doit exister entre des personnes qui ne peuvent s'entretenir que de sujets d'un intérêt général, et par conséquent bien usée.

Nous allons laisser quelques instans nos convives remplissant tant bien que mal l'obligation de soutenir la conversation, pendant que l'estomac remplit sa tâche de son côté avec moins d'embarras et avec plus de plaisir.

On n'a pas perdu de vue la soirée qui doit avoir lieu le lendemain ; et l'on pense qu'il faut bien de toutes les manières en faire les préparatifs. En conséquence, Jérôme et Wilhelmine, le valet de chambre et la femme de chambre, s'occupèrent de préparer le salon, d'épousseter les meubles, de nettoyer les boiseries et le plafond. Ceux-ci ont aussi leur conversation qui les délasse de leurs travaux ; ce n'est pas sur la politique, sur la musique ou la peinture, comme on le pense bien ; ils ont assez d'autres sujets à traiter, cent fois plus intéressans pour eux. Ils s'occupent de leurs maîtres, comme leurs maîtres s'occupent de ceux qui sont au-dessus d'eux, des chefs du gouvernement ; et, de part et d'autre, la malignité s'exerce avec le même empressement.

Tout en s'occupant du travail dont ils avaient été chargés, Jérôme et Wilhelmine eurent le loisir de discourir longuement sur la situation de leurs maîtres.

— « On nous ordonne, dit Jérôme, de préparer le salon pour le bal de demain ; nos maîtres ne doivent pas cependant avoir le cœur à la danse. Car, vois-tu, je me suis aperçu que les affaires de monsieur ne vont pas bien. Les maîtres ont beau se cacher de leurs domestiques, ceux-ci finissent par tout savoir, surtout lors qu'ils font comme toi, Wilhelmine, lorsqu'ils vont écouter aux portes. »

— « Ma foi, Jérôme, c'est plus fort que moi : mais je n'aime pas que mes maîtres aient rien de caché ; et lorsqu'ils me disent de sortir pour se confier entre eux quelque secret, j'ai soin de m'en aller si lentement, que je puisse au moins saisir à la dérobée les premiers mots de leur entretien ; je joins ces mots à d'autres que j'ai déjà entendus, à ceux que j'entends encore, et je

finis par connaître toute la vérité... Tiens, je me suis aperçue comme toi que monsieur a éprouvé des pertes dans ses affaires ; et ce qui me le prouve, c'est que madame paraît toute ennuyée, et qu'elle n'a plus autant de goût pour la parure. Hier, en l'habillant, je lui ai dit que la robe qu'elle portait était passée de mode depuis quinze jours : Eh ! c'est bon, Wilhelmine, m'a-t-elle répondu, je ne tiens pas à suivre la mode. Et moi, j'ai compris que cela voulait dire : Nos affaires vont mal et je ne peux plus suivre la mode. »

— « Je crois que tu ne t'es pas trompée. Quant à monsieur, il n'a rien à changer à son costume, le pauvre cher homme ! il a été toujours si simple dans ses goûts et dans ses manières ! »

— « Pour ce qui concerne mademoiselle Louisa, elle aime beaucoup la toilette ; et il lui en coûtera bien s'il faut y renoncer. Il faut voir avec quel soin elle se plaît à s'ajuster ! Ce n'est jamais fini, surtout quand elle doit voir M. Philippe, le fils du banquier. Il y a longtemps qu'ils s'aiment, et comme mademoiselle Louis a passé pour une très-riche héritière, M. Philippe ne serait pas fâché de l'épouser. »

— « Oh oui ; car aujourd'hui les mariages chez les grands ne sont pas des affaires d'amour, mais des affaires de banque ; on évalue en florins toutes les qualités d'une femme. »

— « C'est vrai ; mais les florins ne donnent pas un bon cœur et des vertus. Tu te souviens de ce grand mariage qui fit dernièrement tant de bruit, celui de M. Winter et de mademoiselle Holten. Les époux avaient chacun plusieurs mil » lions de fortune. Hé bien, ces millions n'ont pu s'accorder ensemble, et je sais de leur femme de chambre que la brouille est dans le ménage. »

— « Si la fortune est une occasionne brouille, nous n'avons rien à craindre pour mademoiselle Louis a, puisque les affaires de monsieur vont bien mal. Au reste, lorsque M. Philippe saura ce qui se passe, il n'en voudra plus ; mais dans ce moment il paraît fort épris. Je crois aussi qu'il y a plus d'un prétendant sur les rangs ; ce M. Carl, négociant allemand, est sans doute quelque épouseur ; car on vient de loin pour une si grande fortune. »

— « Oui, mais il se retirera bientôt, ainsi que M. Philippe, lorsque les mauvaises affaires de monsieur auront éclaté. Mais il y a un autre prétendant qui ne se retirera pas ; c'est que celui-là n'est pas un prétendant comme les autres. »

— « Comment donc !..... »

— « Tiens, Jérôme, j'en sais plus que toi ; M. Kruder fait une cour assidue à madame, et je m'en suis aperçue depuis long-temps. Quoiqu'un peu coquette, madame est honnête femme, et je lui servirais de caution ; mais M. Kruder espère que si elle venait à tomber dans le besoin, il pourrait réussir auprès d'elle en lui faisant des présents. »

— « Et tu penses qu'alors il réussirait ? »

— « Oh ! non, certainement, il ne réussira pas ; mais enfin c'est là son espérance ! Quel que soit le sort de madame, je suis persuadée que les Kruder et tous les financiers de la terre en seraient au » près d'elle pour leurs démarches, leurs soupirs et leurs offres, et qu'ils ne triompheraient jamais. »

— « On dit pourtant que les dames des bords du Texel et du Zuyderzée ressemblent aux dames de tous les autres pays, et qu'elles ne manquent pas d'humanité, surtout pour les financiers. »

— « Cela peut être, mais, dans ce cas, madame fait exception. S'il en était autrement, je le dirais sans détour ; mais si les domestiques ont le droit de médire de leurs maîtres, ils ne doivent pas prendre celui de les calomnier. »

— « C'est bien dit, je suis absolument de ton avis ; mais voici du monde, il faut nous retirer. »

Kruder, toujours rempli d'inquiétudes relativement à ses cinquante mille florins, avait voulu revenir à la charge auprès de Van-Espen ; et comme il était arrivé précisément à l'instant où l'on quittait la table, il passa dans le salon de compagnie avec Carl et Van-Espen. Celui-ci lui présenta Carl, comme un banquier allemand de ses amis.

Kruder fut ébranlé dans ses résolutions par cette seule circonstance ; il réfléchit sur-le-champ que ce banquier allemand pourrait bien venir au secours de Van Espen, et le tirer de la position difficile où il était. D'un autre côté, il serait peut-être possible, avec un peu d'adresse, d'obtenir, par l'entremise de cet étranger, le remboursement des cinquante mille florins.... mais il fallait auparavant sonder le terrain, et savoir positivement à quoi s'en tenir sur ce banquier allemand.

Kruder eut soin, comme par manière de conversation, de s'enquérir des motifs qui avaient amené M. Carl à Amsterdam et de ceux qui l'y retenaient. Carl répondit que des affaires importantes l'avaient obligé à s'éloigner de son pays, et qu'il se félicitait d'être arrivé assez à propos pour être utile à M. Van-Espen pour lequel il ressentait une vive amitié. Kruder

dit à son tour que Van-Espen méritait tout l'intérêt que M. Carl lui portait ; et se tournant vers Van-Espen : « Il y a bien longtemps que nos relations existent, mon cher Van-Espen ; nous nous sommes aimés dès notre enfance, et nos liaisons doivent durer autant que nous. »

— « Ce n'est pas moi, reprit Van-Espen, qui oublierai jamais une vieille amitié.... Mais d'après les premiers mots que vous m'avez adressés en arrivant, je crois que vous l'intention de me parler de quelque chose d'important ? »

— « Oui, j'aurais désiré régler cette bagatelle que vous me devez ; mais à la « condition que je ne vous causerais aucun embarras. »

Carl prit alors la parole, et dit à Kruder qu'ils s'étaient déjà occupés de cet objet. Kruder assura qu'il était très-reconnaissant de ce qu'on avait pensé à lui ; mais que rien ne pressait, que son billet n'était à échéance que dans deux jours.

Kruder se mit en devoir de se retirer, et serrant affectueusement la main de VanEspen : « Adieu, mon ami, lui dit-il ; oui, mon meilleur ami !... Vos dames sont en bonne santé ? »

— « Oui, elles sont en bonne santé. »

— « Eh bien ! vous voilà débarrassé de ce diable de Crost ; un coup de pistolet en a fait justice ce matin. »

— « Comment, M. Crost a été assassiné !.. J'apprends sa mort avec douleur, quelsque fussent ses torts envers moi. »

— « Adieu, adieu, mon cher ; je ne manquerai pas de me rendre à votre bal demain soir. »

CHAPITRE XVII.

Lorsque Kruder fut parti, Van-Espen ne put s'empêcher de faire remarquer à Carl la bassesse de cet homme qui, après l'avoir traité la veille comme il aurait pu le faire à un débiteur de mauvaise foi, venait tout-à-coup de prendre un langage mielleux, parce qu'il croyait que son ami n'était pas entièrement perdu, grâce à l'intervention d'un étranger. Malheureusement la confiance inspirée à Kruder d'une manière si inattendue ne pouvait être de longue durée, et il était à craindre qu'il ne se vengeât cruellement du retard qu'il aurait mis dans ses poursuites.

Pendant que Van-Espen et Carl se communiquaient leurs réflexions à ce sujet, Merken arriva et demanda à parler en particulier à Van-Espen. Merken était amené par la nouvelle qu'il venait d'apprendre à la Bourse relativement aux *Deux Frères*. Il venait sous le masque de l'intérêt et de l'amitié vérifier un fait qui lui avait réellement causé quelque peine : ce n'était certainement point un effet de l'attachement qu'il portait à Van-Espen, mais par suite du projet qu'il avait formé d'unir son fils avec Louisa. Il était pénible pour lui de penser que la dot de la riche héritière fût tombée entre les mains des croiseurs anglais.

Van-Espen lui répondit qu'il n'avait pas de renseignemens plus précis à cet égard, qu'il espérait encore l'arrivée des *Deux Frères* ; et il ajouta que, s'il éprouvait quelques embarras, il ne manquerait pas de donner à ses amis la préférence dans les demandes de crédit dont il aurait besoin. »

Merken parut déconcerté par cette ouverture qui, quoique faite avec un air d'indifférence, ne laissait pas que de s'adresser à lui. Il n'y répondit point, et prétextant quelque affaire pressée, il prit congé de Van-Espen auquel il prodigua, comme l'avait fait Kruder, comme il le faisait toujours lui-même, les mots d'ami, d'excellent ami, d'ancien camarade. Seulement il semblait cette fois répéter ces mots par un reste de vieille habitude, et il y mettait malgré lui je ne sais quel accent qui leur ôtait toute apparence de sincérité.

Aucun événement important ne se passa dans les affaires de Van-Espen jusqu'à la soirée qui eut lieu le lendemain. Presque tous les invités s'y rendirent ; mais plusieurs belles dames arrivèrent très-tard. Elles se plaignaient amèrement de ce que leurs brillans équipages avaient été retardés par la rencontre d'un grand nombre de charriots chargés de marins hollandais, blessés, le matin même, dans une affaire avec les Anglais.

Malgré leur courage et l'habileté de l'amiral Opdam, la marine des sept Provinces Unies avait cruellement souffert, ou, pour tout dire, elle avait été complètement battue. Mais comme les boulets anglais n'arrivaient point encore jusque dans les salons d'Amsterdam, les gens du bel air ne croyaient pas devoir renoncer aux bals et aux parties de plaisirs.

M. et madame Van-Espen, qui avaient été informés vers la fin du jour des tristes événemens du matin, pensaient que personne ne viendrait à leur soirée, et ils s'en félicitaient d'avance, si toutefois il leur était possible de se féliciter de quelque chose au milieu de leurs propres malheurs et des désastres de la patrie. Mais ils s'étaient trompés dans leurs conjectures, et

presque tous les invités arrivèrent exactement Kruder, Merken et son fils se présentèrent même les premiers. Kruder était bien aise de voir de près comment les choses se passaient chez son débiteur ; et d'ailleurs il ne perdait jamais une occasion de se trouver rapproché de madame Van-Espen, pour laquelle son inclination devenait tous les jours d'autant plus vive qu'il y éprouvait plus d'obstacles.

Carl, qui n'avait pu se soustraire à l'invitation de M. et madame Van-Espen, arriva aussi de son côté ; il fut l'objet des prévenances de toutes les autres personnes, et particulièrement de celles de Kruder et de Merken, qui le regardaient comme un très-riche banquier.

Merken lui demanda, par forme de conversation, comment les affaires allaient en Allemagne ; et Carl répondit naturellement qu'elles étaient, comme ailleurs, en fort mauvais état : toutes les maisons de commerce de l'Europe sont tellement liées les unes aux autres par leurs opérations, que lorsque les circonstances politiques pèsent gravement sur une partie de cette grande famille commerciale, toutes les autres en sont frappées par un contre-coup inévitable ! Les Hollandais étant alors à la tête du négoce, les suites de leurs malheurs s'étendaient aussi loin que leurs relations ; et les boulets anglais, en tombant dans le port d'Amsterdam, causaient des désastres dans presque toutes les villes du continent européen.

CHAPITRE XVIII.

Merken, continuant la conversation, intéressa vivement l'assemblée par le récit d'un fait consigné dans la correspondance, et dans les journaux d'Allemagne, qui lui étaient parvenus le matin même. Tout Berlin, ajouta-t-il, paraît s'occuper en ce moment, d'une faillite qui se présente avec des circonstances extraordinaires. Un nommé Dolber, appartenant à une des premières familles de cette capitale, s'était établi depuis quelque temps comme banquier : il faisait des opérations considérables, mais avec peu de prudence, à la manière de tout ceux qui, voulant promptement s'enrichir, parviennent plus tôt à se ruiner. Il avait commencé par être très heureux ; et au bout de quelques mois, ses bénéfices, réunis à sa fortune patrimoniale, pouvaient former un capital de trois ou quatre millions. C'est alors qu'un vertige s'empara de cet homme : il ne se trouvait pas assez riche ; il se jeta à corps perdu dans les opérations les plus hasardeuses, et la chance tourna

enfin contre lui. Se voyant au-dessous de ses affaires, il osa, dit-on, contrefaire un billet de la banque de Berlin, pour satisfaire le plus exigeant de ses créanciers. Quelques jours après, la chance lui fut encore favorable, et il devint plus riche qu'il ne l'avait jamais été. Mais on assure que le faux ayant été déjà dénoncé, le coupable fut arrêté, traduit devant la Chambre de Justice, et condamné à être pendu, avec confiscation de ses biens. La sentence allait être exécutée, lorsque Dolber est parvenu à s'échapper. On annonce que la police est à sa poursuite, et qu'il ne peut manquer d'être bientôt repris. Tel est le récit du journal de Berlin.

— « Mais, monsieur Carl, vous con » naissez sans doute cette affaire ; et vous pourrez vraisemblablement nous en donner des détails. »

— « Assurément, dit le jeune étranger, je ne puis ignorer une affaire qui a fait autant de bruit en Allemagne. Le fait et principal est vrai ; il est certain qu'un négociant de Berlin, réduit à une fâcheuse extrémité, a été assez coupable et pour commettre un faux en contrefaisant un billet de la banque, et qu'il a été condamné. »

— « Ce n'était peut-être pas son coup d'essai, reprit Merken. »

— « On assure que si, qu'une nécessité funeste l'a poussé à ce crime, et que les poursuites acharnées d'un créancier ont surtout contribué à égarer sa raison et sa main. »

— « C'est-à-dire, ajouta Kruder, qui avait été très-attentif à tout ce qu'on di » sait, c'est-à-dire que les créanciers ont tort de demander à leurs débiteurs ce qui leur appartient ? »

— « Je ne dis pas cela, monsieur, répondit Carl avec vivacité, mais on ne saurait approuver la dureté de certains créanciers qui, par une impitoyable exigence, précipitent leurs débiteurs dans d'horribles extrémités. »

Van-Espen, entendant, ces mots, prétendit que, quelle que soit la dureté d'un créancier, le débiteur ne doit jamais se faire un prétexte de cette dureté pour devenir un malhonnête homme. N'êtes vous pas de mon avis, ajouta-t-il en s'adressant à Carl ? Je me mets par la pensée à la place de votre négociant allemand : je suppose que j'ai tout perdu, que je suis entièrement ruiné, eh bien ! plutôt que de commettre une bassesse, je me ferais sauter la cervelle ; et si j'avais eu le malheur de commencer par une action criminelle, je n'hésiterais plus alors de mettre fin à ma honteuse existence ; l'honneur vaut mieux que la vie. Je vous estime assez, monsieur Carl, pour croire que vous pensez comme moi à cet égard. »

Merken se mêlant de nouveau à la conversation, n'approuva point les idées de Van-Espen ; il dit qu'il ne pouvait penser qu'un coup de pistolet fût capable de conserver l'honneur à celui qui avait fait une mauvaise action, puisque la mort peut le dérober au châtement, mais non pas à l'infamie.

On recueillit les voix sur l'opinion de Van-Espen ; et Carl fut le seul qui la partagea ; il déclara même vivement que Dolber, malgré toutes les circonstances qui pouvaient paraître atténuantes, était à ses yeux un monstre qui lui faisait horreur.

CHAPITRE XIX.

Madame Van-Espen, qui avait saisi de loin quelques paroles de cet entretien, et chez laquelle les mots de faillite, de créanciers, de débiteurs, faisaient naître de cruelles idées, se jeta au milieu de la conversation pour l'interrompre, et proposa de faire de la musique.

Philippe Merken était dans le ravissement, parce qu'il allait chanter un duo avec la charmante Louisa, dont le moindre avantage à ses yeux était la grande fortune qu'elle apporterait en dot. Mais son père, qui s'aperçut de son empressement, le prit à part, et lui dit qu'il convenait peu d'avoir l'air de faire la cour à une petite personne insignifiante telle que Louisa.

Philippe, qui ne pouvait comprendre le motif de ce changement subit du langage de son père, après tout ce qu'il lui avait si souvent répété sur les qualités, sur le mérite infini de Louisa, lui demanda pourquoi il avait modifié si étrangement son opinion sur le compte de la fille de Van-Espen. Son père lui répondit que mademoiselle Louisa avait eu de grandes qualités à ses yeux, tant que son père s'était trouvé dans une situation heureuse ; mais que ce dernière tant sur le point de faire faillite, il y aurait de la folie à songer encore à l'épouser : elle allait disait-il, se trouver réduite à ses qualités personnelles pour toute fortune ; et avec cela on ne figure guère dans le monde.

Philippe objecta qu'il aurait personnellement assez de fortune pour se passer de celle que Louisa ne pourrait plus lui donner. « Ne suffit-il pas qu'elle m'aime, ajouta-t-il pour me rendre heureux ? »

Merken le traita de fou ; Kruder, pour appuyer son ami, vint aussi faire ses remontrances à Philippe ; et les mots de jeune insensé ne lui furent pas épargnés.

— « Monsieur le moraliste, dit vivement Philippe, vous qui déclamez avec tant de chaleur contre ceux que vous qualifiez de jeunes insensés, n'auriez-vous donc rien à dire contre ces vieux fous qui osent devenir leurs rivaux. »

Kruder prétendit qu'il ne comprenait rien à ce langage ; et Merken engageait son fils à traiter avec plus de ménagemens un ancien ami de son père, lorsque Philippe s'adressant à Kruder lui dit que, pour complaire à son père, il voulait bien être reconnaissant des conseils qu'il lui avait donnés, et qu'il suppliait toutefois, le grave précepteur de morale de lui permettre d'aller exécuter une sonate avec la petite personne qui lui paraissait si insignifiante.

Kruder et Merken, étant restés seuls, ne manquèrent pas de faire de graves réflexions sur la jeunesse actuelle, si indisciplinée, si peu docile aux conseils de la sagesse et de l'expérience. Ce fut un point décidé entre eux que la jeunesse la plus accomplie sous tous les rapports, était celle dont ils avaient jadis fait partie.

Merken chercha à excuser auprès de Kruder la conduite de son fils : « Philippe, et lui dit-il, a cru s'apercevoir qu'il avait un rival auprès de Louisa ; son empressement même prouve qu'il regarde ce rival comme redoutable : vous devez être fier de le paraître. »

Kruder dit à son tour à Merken que le jeune Allemand, M. Carl, faisait une cour assidue à madame Van-Espen, et que le nouveau venu serait peut-être le plus favorisé. Cependant il ajouta qu'il avait pris ses mesures de manière à rester maître du terrain. Ce n'est pas tout, continu a-t-il, de préparer, de hâter la faillite de Van-Espen, il faudra encore nous débarrasser de Carl, après que nous aurons usé de son intervention pour obtenir le remboursement des sommes qui nous sont dues. »

CHAPITRE XX.

Merken était enchanté de cette ouverture, mais il cherchait vainement dans sa tête les moyens de mettre à exécution cet admirable projet. Kruder lui fit connaître que le hasard seul les lui avait fournis. Il avait rencontré la veille M. Van-Espen sur le bord de l'Amstel près de la tour : c'était à peu près au moment où Croft avait été assassiné. Croft était le créancier de Van-Espen, et ils avaient ensemble un grand procès. Qu'est-ce qui empêchait de

regarder VanEsen comme l'auteur de l'assassinat, et Carl comme son complice ?... Kruder avait fait une déclaration secrète au bourgmestre et avait cherché d'ailleurs à jeter adroitement des soupçons d'espionnage sur le jeune étranger.

Pendant que Kruder et Merken étaient à discourir ensemble, madame Van-Esen vint à eux ; et, prenant un air de satisfaction et d'enjouement qui était bien loin de son cœur, elle leur reprocha dans des termes aimables de se tenir ainsi à l'écart ; et elle adressa des complimens flatteurs à Carl, sur la manière ravissante dont il avait joué du violon en accompagnant Louisa.

Kruder répondit que ce qu'il regrettait le plus c'était de ne pas avoir entendu mademoiselle Louisa. « Mais, reprit-il en s'adressant à madame Van-Esen, il ne tient qu'à vous, madame, de nous dédommager de ce que nous avons perdu, en nous procurant le plaisir de vous entendre vous-même. »

Madame Van-Esen sourit à ce compliment, et s'excusa de son mieux en prétendant que lorsqu'on avait une fille de quinze ans, on ne devait plus chanter.

Le galant Kruder reprit aussitôt que c'était au contraire le cas de cultiver davantage son beau talent pour montrer à sa fille la véritable manière de bien chanter. Mademoiselle Louisa, continua-t-il, est sans doute déjà fort habile ; mais elle peut encore gagner beaucoup par vos leçons. Son maître est-il toujours le célèbre Zimmer ?... »

— « Ma fille, monsieur, n'a plus de maître, lui dit madame Van-Esen, avec une intention marquée. »

— « Et depuis quand, madame ? »

— « Depuis votre dernière visite. »

— « Il est vrai que vos leçons peuvent très-bien remplacer celles de M. Zimmer. »

— « Je n'ai pas assez de prétentions pour croire que je puisse le remplacer auprès de ma fille ; mais depuis votre dernière visite, monsieur, elle n'a plus voulu de maître, et je n'ai pas dû insister. »

CHAPITRE XXI.

Les paroles de madame Van-Esen, qui s'échappaient lentement et comme avec effort de son âme oppressée, faisaient craindre à Kruder que la

scène violente qu'il avait excitée le matin n'eût laissé des traces dans le ressentiment de celle dont il recherchait l'affection. Il redoubla de prévenances et d'attentions envers elle, et tout ce que la galanterie la plus empressée peut imaginer fut prodigué par lui sans réserve et sans mesure.

Cependant on annonça que M. Carl, qui était aussi versé dans la littérature hollandaise que dans celle de son pays, allait déclamer quelques passages des meilleurs poètes de cette nation.

Madame Van-Espen pria M. Carl de commencer par Vondel, qu'elle appelait le Pierre Corneille de la Hollande. « L'éloge est sans doute pompeux, disait-elle ; mais si Vondel n'est pas un Pierre Corneille, c'est au moins un très-grand poète. »

— « Eh bien, madame, dit Carl, je vais réciter un morceau de votre Corneille ; je le prends dans la pièce qu'on joue le plus souvent, dans Gilbert d'Amstel : c'est une tragédie nationale, et ces sortes d'ouvrages ont mille fois plus d'intérêt que des compositions sur des sujets grecs ou romains, pris à mille ans ou à mille lieues de nous ; je choisis le passage où Gilbert raconte toutes les tribulations qu'il a éprouvées :

J'ai formé bien des projets, et j'ai passé ma vie à chercher la fortune ; mais la fortune m'a sans cesse tourné le dos. Jamais pourtant elle ne s'est montrée aussi contraire que depuis quelque temps ; je suis forcé de convenir que les dispositions de Dieu sont plus puissantes que l'homme et son étoile. Nous avons beau combiner des plans, il les renverse tous, et nous conduit par une autre route⁶. »

— « Les idées de ce passage, s'écria madame Van-Espen, sont très-belles et très justes. Il était bien malheureux ce Gilbert d'Amstel lorsqu'il exhalait de pareilles plaintes ; mais au moins il pouvait se plaindre. »

— « Il recevait, reprit Carl, les consolations d'une tendre épouse, véritable héroïne dans le malheur. La même tragédie renferme encore un passage où l'épouse de Gilbert d'Amstel déplore les chagrins de son mari ; et ce passage est noble, pathétique, sublime. Pour qu'il ne perde rien de son expression, il faut prier madame de le déclamer. »

Madame Van-Espen essaya vainement de s'en défendre ; il lui fallut céder aux vœux de toutes les personnes présentes, qui se joignirent avec empressement à la demande du jeune étranger. Elle récita le passage suivant :

— « Mon brave époux languissait dans le chagrin ; le jour il cachait ses douleurs, mais il passait la nuit dans les veilles ; souvent je le surprénais le

visage baigné de larmes ; et quand je lui demandais ce qui l'affligeait, il laissait échapper un soupir et ne répondait pas. En le voyant ainsi renfermer ses peines dans son sein, je sentais redoubler les miennes. Oh ! que les plus petits villages, que les plus humbles cabanes sont plus paisibles et moins exposées aux tempêtes que les châteaux superbes dont le faite s'élève au-dessus des arbres de la forêt, et brave la fureur des vents !... Personne n'en peut mieux juger que moi ; je n'ai qu'à me rappeler mon existence entière, depuis le moment où je fus promise à mon époux. Combien d'orages ont grondé sur ma tête !... Est-il une tour assez haute pour que, placée sur son sommet, je puisse embrasser de mes regards toute la mer de mes infortunes !... Je ne saurais encore prévoir la fin de cette lutte. Hélas ! je suis au moment de perdre mon époux qui est, après Dieu, mon seul espoir ! »

Madame Van-Espen avait à peine prononcé ces dernières paroles, que ses yeux se remplirent de larmes. On lui fit de grands complimens d'avoir su si bien s'identifier avec son rôle, et l'on ajoutait que la célèbre actrice d'Amsterdam, madame Hulst, n'avait peut-être jamais exprimé cette situation avec une sensibilité aussi vraie et aussi profonde.

Madame Van-Espen se félicita intérieurement qu'on eût attribué à son prétendu talent pour la déclamation, ce qui n'était que l'effet de la conformité étonnante qui se trouvait entre sa destinée et celle dont elle retraçait le souvenir.

CHAPITRE XXII.

Après quelques instans de repos, on pria M. Carl de déclamer encore un morceau ; et il choisit, cette fois, un fragment du poète Bellamy. Ce fragment, plein d'énergie et d'une poésie chaleureuse, était intitulé : *Le Traître à sa patrie*.

Il excita des applaudissemens universels ; et tout le monde s'écria avec un accent de regret et de douleur : « Il est dommage qu'un homme doué d'un pareil talent soit mort à l'âge de vingt-huit ans !... »

— La misère, dit une des personnes présentes, a puissamment contribué à cette fin prématurée. »

— « Oui, dit Philippe, la misère et le désespoir qu'éprouvait le jeune Bellancy en voyant que tout son génie n'aboutissait qu'à le faire mourir de faim. »

— « Mais pourquoi, répliqua-t-on, ne s'adressait-il pas au gouvernement ? »

— Quoi ! reprit Philippe, demander l'aumône ! le génie ne s'abaisse pas jusques-là. D'ailleurs, dans les républiques comme dans les monarchies, ce n'est pas et toujours le mérite qui obtient les récompenses : les faveurs des chefs des gouvernemens ne distinguent que ceux qui se rendent leurs familiers, ou qu'un heureux hasard place sous leurs yeux, et ceux qui, n'ayant pas assez de talent pour briller, ont assez d'intrigue pour réussir. C'est ce qu'on peut appeler les poètes ou les littérateurs d'antichambre, espèce de valetaille qui a sa livrée à part et qui reçoit des gages plus ou moins considérables, selon qu'on est plus ou moins content d'elle. Le véritable talent ne consentira à paraître dans ses rangs ; il aimera mieux mourir dans la misère, mais avec dignité. »

— « Il serait bien glorieux pour un gouvernement, s'écria M. Van-Espen, d'aller chercher le mérite qui se cache, au lieu de couvrir d'or la médiocrité qui se montre avec impudence. »

— « Oui, ajouta Philippe, cela serait glorieux pour les gouvernemens ; mais les gouvernemens ne se donnent guère cet honneur : ils ressemblent en général à ce ministre de France, Colbert, qui prétendait être le Mécènes de toute l'Europe, et qui, parmi tant d'hommes distingués qui illustraient la Hollande, ne sut voir que le pédant Heinsius pour lui accorder une pension. »

— « Vous voilà bien, dit Kruder, avec votre enthousiasme de jeune homme pour les poètes et les belles-lettres !... Quant à moi, je ne vois pas la nécessité de nourrir les poètes aux frais de l'état. »

— « Oui, continua Merken, cette espèce et de gens est inutile dans une nation ; quels services rend-elle ?... »

Merken et Kruder accablaient à l'envi de leurs sarcasmes ces pauvres poètes, ces hommes inutiles à leur avis, qu'ils auraient voulu chasser de la république des Provinces-Unies, comme Platon les chassait jadis de sa république imaginaire.

Philippe seul soutint vivement la cause et l'utilité de ceux qui cultivent les Muses ; il prétendait que, sans les poètes et les artistes, la vie et les misères grandes ou petites qui la composent seraient la pièce la plus insipide, la plus triste, la plus propre à inspirer du dégoût.

Mais ces paroles pleines d'un enthousiasme passionné ne trouvaient ni écho, ni sympathie dans l'âme de ses auditeurs ; et M. Van-Espen paraissait

être le seul qui partageât ses sentimens. Assez étranger à la littérature et aux jouissances qu'elle procure, il ne reconnaissait peut-être pas trop l'utilité des poètes et des écrivains ; mais il avait une âme élevée et généreuse, et il ne pouvait consentir à voir mourir de faim même des êtres qui ne rendaient pas de grands services à la patrie.

Kruder et Merken le combattirent de toutes leurs forces ; le premier plaignit vivement le second d'avoir un fils qui aimait la littérature, et qui le rendait malheureux par toutes ses inclinations ; il appuya sur ces derniers mots, certain de n'être compris que de celui auquel il s'adressait et de celui dont il voulait parler.

CHAPITRE XXIII.

La littérature fut bientôt abandonnée pour un sujet qui avait plus d'intérêt aux yeux de Kruder et de Van-Espen.

« A propos, dit le premier à celui-ci, c'est demain que vous aurez des nouvelles de votre navire. »

Merken ajouta que, sans doute, Van-Espen était assez sage pour ne plus compter sur *les Deux Frères*. « Pour moi, dit-il, à sa place, j'en ferais le sacrifice pour un florin : »

Kruder, de son côté, prétendit qu'il n'en donnerait pas même un florin ; et le dialogue continua ainsi entre les trois interlocuteurs.

VAN-ESPEN.

« Je ne perds pas cependant l'espoir de voir arriver mes *Deux Frères*. »

MERKEN.

« Vous avez, mon cher, quelque chose de plus positif : M. Carl..... »

VAN-ESPEN.

C'est, eu effet, sur ce bon M. Carl que je compte particulièrement. »

KRUDER.

« Et nous aussi ; mais où est-il donc ce M. Carl ? Il s'est éclipsé tout-à-coup. »

VAN-ESPEN.

« Il est sorti pour me rendre service ; il sera bientôt de retour. »

KRUDER.

« A la bonne heure : c'est un si digne homme ! J'ai rencontré peu de figures qui me prévinssent aussi favorablement que la sienne. »

MERKEN.

« Il a un air de candeur et de probité qui ne pourrait tromper. »

KRUDER.

« Il a été avec tout le monde d'une amabilité parfaite. »

MERKEN.

« Il a donné à nos dames une très-haute idée de la politesse allemande. »

KRUDER.

« Je désire vivement, mon cher Van-Espen, participer à l'amitié qu'il a pour vous.

MERKEN.

Je serais très-honoré s'il voulait me permettre aussi de devenir son ami. »

Après les civilités d'usage, on se sépara ; et la soirée de M. Van-Espen se trouva terminée à six heures du matin.

M. et madame Van-Espen se disposaient à suivre l'exemple de Louisa, et à aller se reposer des fatigues de la nuit, si toutefois il leur était encore

possible de goûter le repos dans l'horrible perplexité où ils se trouvaient. Toutes leurs idées du moment se concentraient sur les chances plus ou moins grandes attachées à l'arrivée du navire, avec lequel la fortune pouvait revenir auprès d'eux. Mais un incident qu'il eût été difficile de prévoir, vint faire diversion par d'autres tourmens à ceux qu'ils éprouvaient déjà. Un officier de police se présente tout-à-coup accompagné de la garde, et déclare qu'il est chargé d'arrêter le nommé Carl, et d'inviter M. Van-Espen à le suivre au bureau de police.

A ces mots, M. et madame Van-Espen sont consternés, et leur émotion est partagée par Louisa, que le bruit de cette visite imprévue avait attirée.

— « Quel est le motif de cette arrestation et de l'invitation que je reçois ? » s'écria M. Van-Espen.

— « Vous l'allez savoir, répondit l'officier de police, par l'interrogatoire que je dois vous faire subir d'après l'ordre de mes supérieurs. »

Il tira aussitôt de sa poche une plume, une écritoire et du papier, et procéda ainsi à son ministère :

« A quel titre avez-vous reçu chez vous « le nommé Carl ? »

VAN-ESPEN.

« A titre d'ami. »

L'OFFICIER DE POLICE.

« Où l'avez-vous connu pour la première fois : dans son pays ou dans celui-ci ? »

VAN-ESPEN, avec embarras.

« Dans son pays. »

L'OFFICIER DE POLICE.

« Le premier jour où Carl est arrivé ici, et n'êtes-vous pas allé avec lui sur le bord de l'Amstel, près de la tour des Pleureurs ? »

VAN-ESPEN.

« Oui. »

L'OFFICIER DE POLICE.

« Qu'étiez-vous allé faire ensemble de ce côté ? »

VAN-ESPEN.

« Nous étions allé nous y promener. »

L'OFFICIER DE POLICE.

« Dans quelle intention aviez-vous porté un pistolet ? »

VAN-ESPEN, avec un extrême embarras.

« Je n'avais point porté de pistolet. »

L'OFFICIER DE POLICE.

« Vous ne déclarez pas la vérité ; on vous a vu avec un pistolet. D'ailleurs, Carl, qui est venu d'être interrogé, en a fait l'aveu. »

VAN-ESPEN.

« M. Carl a pu convenir qu'il portait cette arme pour lui, comme il est en et voyage ; cette circonstance est assez naturelle. »

L'OFFICIER DE POLICE.

« Ainsi vous déclarez avoir vu un pistolet entre les mains de Carl ? »

VAN-ESPEN.

« Oui. »

L'OFFICIER DE POLICE.

« C'est très-bien, j'arrive ainsi à la découverte d'un fait qui peut servir à la justice. Mais vous, n'aviez-vous pas aussi un pistolet ? Songez que la déclaration de Carl est positive à cet égard. »

VAN-ESPEN.

« M. Carl n'a pu vous faire une pareille déclaration : il est mon ami. »

L'OFFICIER DE POLICE.

« Vous êtes aussi son ami ; et cependant vous venez de m'apprendre que Carl avait un pistolet. Il a bien pu faire contre vous ce que vous venez de faire contre lui. »

VAN-ESPEN.

« C'est que des questions insidieuses l'auront enlacé, comme je l'ai été moi-même. »

L'OFFICIER DE POLICE.

« Les dénégations seraient inutiles ; nous avons la déposition précise de l'armurier qui vous a vendu, il y a deux jours, un pistolet, de la poudre et des balles. Un aveu sincère est la seule voie qui vous reste. »

VAN-ESPEN.

« Eh bien ! monsieur l'officier, il est vrai que M. Carl et moi nous avons chacun un pistolet lorsque nous nous sommes promenés sur les bords de l'Amstel. »

L'OFFICIER DE POLICE.

« Dans quelle intention étiez-vous armés ? »

VAN-ESPEN.

« Pour notre sûreté personnelle. »

L'OFFICIER DE POLICE.

« Je consigne dans mon procès-verbal cette réponse dont les magistrats apprécieront la vraisemblance. Je dois vous demander maintenant où est le nommé Carl ? »

VAN-ESPEN.

« Il est sorti, mais il rentrera dans la journée, à moins de quelque empêchement majeur et imprévu. »

L'OFFICIER DE POLICE.

« Nous allons procéder à une perquisition dans votre domicile. »

VAN-ESPEN.

« Eh quoi ! monsieur, des visites domiciliaires dans une république ? Est-ce ainsi qu'on entend aujourd'hui la liberté ?... Mais je sens que vous devez obéir aux ordres que vous avez reçus : faites votre devoir. Quant à moi, vous répondrez aux magistrats que je me rendrai bientôt devant eux. »

L'OFFICIER DE POLICE.

« Il faut, monsieur, vous y rendre avec nous ; et nous avons l'ordre de vous y accompagner. »

VAN-ESPEN.

« En d'autres termes, vous avez l'ordre de m'arrêter. »

L'OFFICIER DE POLICE.

« Non, mais de vous conduire devant les magistrats. »

VAN-ESPEN.

Eh bien ! dans ce cas là, partons... « Allons, ma femme, allons, Louisa, du courage. »

MADAME VAN-ESPEN.

« Oh ! combien nous en avons besoin depuis quelque temps !... (Aux gardes.) Messieurs les agens, au nom de l'humanité, ayez des égards pour votre prisonnier ; vous n'avez jamais arrêté un plus honnête homme. »

LOUISA.

« O mon père, laisse-moi te suivre ! »

L'OFFICIER DE POLICE.

« Cela est impossible ; les ordres que nous avons reçus s'y opposent formellement ; mais vous pouvez compter que nous aurons pour monsieur tous les ménagemens que notre ministère nous permettra. »

Madame Van-Espen et Louisa furent obligées de se résigner devant une cruelle nécessité ; et en voyant partir son époux, madame Van-Espen s'écria que leur infortune était si grande, que leur tendresse ne pouvait plus compter que sur la pitié des agens de la police.

CHAPITRE XXIV.

Van-Espen parut devant le juge chargé de l'interroger, avec cette sérénité qui est la compagne et la preuve de l'innocence. Il persista dans la déclaration qu'il avait faite à l'officier de police ; et ses explications ne parurent nullement satisfaire le magistrat.

Comme il avait, disait-il, de pressantes affaires chez lui, on consentit à l'y laisser retourner ; mais à la condition qu'il serait accompagné de deux exempts de police, qui ne le quitteraient pas.

A peine fut-il rentré chez lui, que Kruder et Merken s'y précipitèrent pour l'accabler d'outrages sur sa mauvaise foi, sur l'indigne friponnerie dont il les avait rendus victimes. Selon eux, la soirée de la veille n'avait été qu'un piège tendu à leur confiance et à leur crédulité. Pendant qu'il avait soin de les distraire par les plaisirs d'une fête, il savait, disaient-ils, prendre secrètement ses mesures pour préparer, comme tant d'autres, une banqueroute frauduleuse et lucrative pour lui.

Pour un mot de justification que Van Espen voulait hasarder, on l'accablait d'un torrent d'invectives d'autant plus fortes qu'on croyait qu'à la perversité qui lui avait suggéré un coupable projet, il ajoutait encore celle de se justifier. Les preuves d'ailleurs étaient évidentes ; un heureux hasard les avaient fournies : le matin même, au moment où Carl cherchait une embarcation pour se mettre en mer, il avait inspiré des soupçons aux gardes-côtes qui l'avaient arrêté ; il avait alors exhibé un traité qui le rendait cessionnaire de tous les droits de Van-Espen sur le navire les *Deux Frères* ; et il était impossible de doute que Van-Espen n'eût pris ce moyen pour faire perdre à ses créanciers les seules espérances qui pouvaient leur rester.

Il avait vraisemblablement conçu le dessein, après la réussite de cet indigne stratagème, de se rendre en Angleterre ou en Amérique pour y jouir en paix de son crime et de leurs dépouilles ; mais la Providence, en permettant la consommation de cet odieux forfait, n'a pas voulu que le coupable auteur demeurât impuni ; les gardes côte sont eu la faiblesse de laisser embarquer son complice, son agent ; mais ils ont dû dresser procès-verbal de ce fait, et la justice va désormais s'occuper de cette affaire ; l'audace des banqueroutiers frauduleux est aujourd'hui poussée à son comble : il est temps enfin de faire un exemple éclatant.....

Plusieurs fois Van-Espen chercha à se justifier ; mais comment se faire entendre de deux forcenés qui n'écoutaient que la voix de leur indignation et de leur fureur ? Enfin, après les avoir laissé épuiser les forces de leurs poumons, Van-Espen put à son tour hasarder quelques mots : il convint du fait principal, relatif au traité qu'il avait passé avec Carl ; mais il soutint que loin d'avoir eu aucune intention criminelle, il avait voulu au contraire assurer le gage de ses créanciers. A ces mots qui furent pris pour une sanglante ironie, la fureur de Kruder et de Merken ne connut plus de bornes. Mais Van-Espen, conservant toujours un calme parfait qu'il devait à une conscience pure, leur expliqua de son mieux que, désespérant de voir arriver le navire qu'il attendait de la Jamaïque et qui aurait à traverser une

triple ligne de croiseurs anglais, il avait eu recours au seul stratagème qui pouvait lui assurer la valeur de sa cargaison ; il savait que les Anglais, en donnant à leurs corsaires des lettres de marque pour s'emparer des navires hollandais, leur avaient ordonné de respecter les bâtimens qui, quoique dirigés vers l'un des ports des Provinces-Unies, porteraient des cargaisons appartenant à des négocians étrangers. Il avait cru pouvoir profiter de cette circonstance et du dévouement de M. Carl.

Il leur rappela qu'eux-mêmes lui avaient répété à plusieurs reprises qu'il ne devait nullement compter sur l'arrivée de ce navire, et qu'il avait reconnu l'urgence de recourir au seul moyen qui pouvait rester encore pour l'arracher aux mains des ennemis.

Kruder et Merken lui demandèrent alors quel était cet étranger, et quel fonds on pouvait faire sur lui. Ils insistèrent particulièrement sur la question de savoir si, en lui faisant une cession simulée du navire de la Jamaïque, il avait au moins exigé une contre-lettre.

Van-Espen répondit qu'il croyait être sûr de la probité de Carl ; et quant à la contrelettre, qu'il n'avait pas même eu la pensée de lui en demander une. « On n'a pas le droit ajouta-t-il, d'imposer des conditions à celui qui se dévoue pour vous servir, et qui mérite au moins quelque confiance par les périls auxquels il s'expose si généreusement. »

Les deux créanciers ne s'accommodèrent nullement de ces moyens justificatifs ; ils répondirent à Van-Espen, qu'il se défendait avec une adresse qui prouvait qu'il avait réfléchi longuement sur les raisons par lesquelles il devait tenter de donner le change à ses créanciers. S'il avait été de bonne foi, loin d'agir secrètement, il aurait mis dans la confiance ses créanciers ou au moins ses deux amis intimes, Kruder et Merken. Van-Espen reprit avec dignité qu'accablé par des malheurs qu'il n'avait ni prévus ni mérités, il serait bien excusable d'avoir perdu la tête, et de n'avoir pas choisi au milieu de l'orage la route la plus convenable pour échapper au naufrage. Mais enfin il se consolait en songeant que la route qu'il avait choisie n'était pas celle de l'improbité, et que le naufrage de sa fortune ne serait pas celui de son honneur. « Je me suis confié peut-être trop légèrement, ajouta-t-il, à la bonne foi d'un étranger : me le reprocherait-on ? Mais cet étranger est mon ami, il m'a rendu le plus grand des services en me sauvant la vie, et je ne pense pas qu'il veuille aujourd'hui me faire perdre l'honneur par une coupable infidélité et en me laissant sous le poids des apparences qui m'accusent. »

CHAPITRE XXV.

Cependant madame Van-Espen et sa fille parurent tout-à-coup, et elles durent naturellement s'informer des causes de l'entretien animé qui existait entre les trois interlocuteurs.

Kruder lui déclara sans détour, qu'il la plaignait amèrement d'être unie à un homme qui venait de signaler sa mauvaise foi en cherchant à tromper ses créanciers. Mais tout en se livrant aux invectives les plus violentes contre Van-Espen, il avait soin de mêler de temps en temps à son discours des compliments flatteurs pour madame Van-Espen : celle-ci, uniquement préoccupée de l'accusation qu'elle venait d'entendre contre celui qui partageait avec sa fille ses plus chers affections, le pressait de s'expliquer davantage et de lui dévoiler entièrement un mystère qu'elle ne pouvait comprendre. Elle se fit préciser les torts de son époux ; et lorsque Kruder, après avoir parlé du traité qui avait été passé avec Carl, eut ajouté que son mari convenait de tous ces faits, madame Van-Espen resta immobile d'étonnement et de douleur.

Van-Espen dit alors hautement qu'il avouait le traité, mais non pas les motifs infâmes qu'on lui supposait ; et il répéta les explications qu'il avait déjà données à ces hommes acharnés, qui le poursuivaient avec tant de fureur.

Madame Van-Espen fut un peu soulagée, non pas qu'elle comprît parfaitement les vues de son époux, et surtout les moyens qu'il avait employés ; mais il y avait tant de candeur dans son langage, qu'elle était maintenant certaine que l'accusation d'improbité n'était qu'une formule par laquelle deux créanciers irrités avaient exprimé leur colère et l'inquiétude de leur cupidité.

Kruder sortit bientôt après ; et, comme il ne fut point suivi de son inséparable compagnon, il était aisé de présumer qu'il ne tarderait pas de rentrer.

Merken se promenait seul dans l'appartement, tandis que Van-Espen et sa femme s'entretenaient ensemble à l'écart.

Madame Van-Espen ne pouvait revenir de surprise, en voyant avec quelle facilité son mari s'était livré, honneur et biens, à la bonne foi d'un jeune homme étranger. Elle se dédommageait, dans le tête-à-tête, de la contrainte qu'elle s'était imposée devant Kruder et Merken.

Son mari était de leur part l'objet de si cruels outrages, qu'elle aurait cru se rendre leur complice en lui faisant le moindre reproche en leur présence. Mais, lorsqu'il lui fut permis d'exprimer sa pensée, elle déclara avec franchise qu'elle n'approuvait point le moyen auquel il avait eu recours, et surtout le mystère qu'il lui en avait fait. Comment, disait-elle, tu as eu plus de confiance dans un étranger que dans ta femme elle-même, dans la personne qui doit recevoir toutes les confidences de ton bonheur ou de tes misères. Mais, ajouta-t-elle, connaissais-tu bien ce Carl que tu as rendu dépositaire de ta fortune et de ton honneur ? »

Van-Espen, avec un embarras qu'il cherchait en vain à dissimuler, répondit qu'il le connaissait sans le connaître beaucoup ; qu'il fallait bien enfin prendre un parti et qu'il ne voyait que lui qui pût le servir, à cause de sa qualité d'étranger.

Madame Van-Espen convint que le service qu'il lui avait rendu autrefois en lui sauvant la vie, était un assez bon garant de ses dispositions généreuses ; mais enfin allait-il se mettre entièrement à sa merci ?...

Louisa crut devoir alors prendre la parole, et dit avec ingénuité que Carl avait trop l'air d'un honnête homme pour n'en avoir pas le cœur... Comme il paraissait attaché à son père !... Combien de fois, lorsqu'il l'accompagnait sur le piano, il avait saisi les moindres occasions de lui témoigner l'affection qu'il ressentait déjà pour sa famille !

Madame Van-Espen lui fit observer que toutes ces démonstrations étaient de simples politesses, et qu'on a toujours des mots agréables à adresser aux jeunes personnes riches qui sont à marier. « Mais, mon ami, reprit-elle, dans quelle ville d'Allemagne habite ton M. Carl ?... » A cette question, Van-Espen parut hésiter, et finit par déclarer qu'il ne pouvait répondre au juste ; mais qu'il était convaincu que Carl reviendrait bientôt.

CHAPITRE XXVI.

Il achevait à peine ces paroles, lorsque Kruder rentra avec impétuosité. Il venait d'acquérir la certitude que ce Carl, auquel Van-Espen avait confié sa fortune ou plutôt le bien de ses créanciers, était précisément ce même banquier de Berlin qui avait été condamné à la peine des faussaires, et dont il avait été question dans la dernière soirée. Une telle intimité avec un tel homme mettait à jour la perversité de Van-Espen. On se récria à cette

communication, et l'on pensa qu'il pouvait encore y avoir erreur de la part de Kruder ou des personnes qui lui avaient fourni ces renseignemens. Mais Kruder répondit en montrant un nouveau numéro de la Gazette de Berlin, qui donnait le signalement précis du nommé Carl Dolber, de manière qu'il était impossible de ne pas reconnaître l'identité. La Gazette ajoutait, ce qui devait dissiper tous les doutes, qu'on avait de fortes raisons pour croire que le condamné, après son évasion, s'était dirigé vers la Hollande.

Kruder ajouta qu'il avait sur-le-champ prévenu la justice de ce fait, et que VanEspan, dont la faillite allait être déclarée par la chambre des banqueroutes, aurait encore à répondre à une accusation criminelle comme assassin, de M. Croft, et comme coupable d'un vol au préjudice de ses créanciers.

Van-Espan fut atterré de tout ce qu'il venait d'entendre : tant d'idées se pressaient à la fois dans sa tête, qu'il ne trouva pas une seule parole pour répondre.

Madame Van-Espan restait également silencieuse par l'impossibilité où elle était de se rendre un compte exact de la situation où elle se trouvait ; elle connaissait trop la probité, la délicatesse de son époux, pour croire qu'il pût s'être rendu l'auteur ou le complice des crimes dont on l'accusait ; mais l'accusation était appuyée sur des circonstances si décisives, sur des vraisemblances si fortes, qu'elle ne savait ou qu'elle ne pouvait encore s'attacher à aucune idée pour s'y laisser conduire.

Après quelques instans de réflexion, elle prit la parole avec fermeté, et s'exprima à peu près ainsi : « Je viens d'entendre, messieurs, les faits que vous avez articulés contre M. Van-Espan ; je ne puis les croire vrais ; et jamais mon mari ne paraîtra coupable à mes yeux. Cependant les imputations les plus fausses sont toujours funestes par l'éclat qu'elles produisent : que désirez-vous de nous pour désarmer votre ressentiment ?... »

A ces mots, Kruder et Merken soutinrent vivement que leur ressentiment ne s'étendait pas jusqu'à madame Van-Espan et à sa charmante fille ; qu'ils avaient pour elles des sentimens tout différens ; qu'elles devaient en être convaincues ; qu'en faisant déclarer la faillite de Van-Espan, en le faisant poursuivre selon la rigueur des lois, ils entendaient adoucir les effets de leur mécontentement à l'égard de sa femme et de sa fille, et qu'elles devaient compter sur tous les services qu'ils pourraient leur rendre.

Madame Van-Espen répondit avec une froide dignité, que, malgré ses malheurs, on avait pas encore le droit de la mépriser ainsi que sa fille, jusqu'à leur offrir une humiliante protection ; que, relativement à l'exception qu'ils établissaient en leur faveur, ils oubliaient que les liens qui les unissaient n'admettaient pas de partage clans les peines et dans le bonheur, et qu'en poursuivant M. Van-Espen il fallait s'attendre au ressentiment de trois personnes.

CHAPITRE XXVII.

Pendant que madame Van-Espen parlait, son mari, revenu de sa stupeur, avait passé dans un appartement voisin, comme pour achever de se remettre de l'agitation qu'il éprouvait. Sa femme resta seule avec sa fille pour faire tête à l'orage. Elle revenait toujours à sa question : Que désirez-vous de nous pour nous laisser la paix ? Toute notre fortune, l'abandon de mes droits dotaux ?... Nous acceptons le traité. Parlez, que vous faut-il encore ?... »

Kruder et Merken ne répondaient pas ; mais il était facile de lire dans leurs regards qu'ils n'étaient pas satisfaits, et que de telles offres n'étaient pas capables de les désintéresser.

Louisa prit alors la parole, et promit que, s'il le fallait pour les désarmer, elle travaillerait toute sa vie afin d'acquitter ce qui pourrait leur être encore dû.

Merken alors se retrancha dans des lieux communs de galanterie, et dit que d'aussi jolies mains n'étaient pas faites pour travailler.

Madame Van-Espen, qui soupçonnait très bien ce que ces deux créanciers voulaient dire en parlant d'un sacrifice qui devait adoucir leur mécontentement, n'avait cependant pas l'air de les comprendre ; mais voyant que les compliments de Kruder et Merken devenaient plus vifs et leur langage plus transparent, elle ne jugea pas à propos d'exposer sa fille à la honte d'une déclaration positive ; elle lui ordonna de se retirer, et seule elle resta devant deux adversaires pleins de violence, qui voulaient profiter de la tendresse qu'elle avait vouée à son époux pour lui arracher un sacrifice qui pouvait le sauver.

Kruder avait compris, en entendant l'ordre donné à Louisa, que madame Van-Espen voulait ainsi les mettre plus à leur aise en leur permettant de

s'expliquer sans détour. Il usa donc de la liberté qu'on semblait lui offrir ; il déclara à madame Van-Espen tous les sentimens qu'il éprouvait depuis long-temps pour elle : si elle consentait en fin à le rendre heureux, il allait non-seulement retirer sur-le-champ la plainte qu'il avait portée contre Van-Espen, mais encore arrêter l'effet que ses démarches et celles de Merken avaient pu produire. Il ajouta qu'il ferait aussi tomber l'accusation d'assassinat, accusation qui n'était qu'un stratagème pour perdre un, confrère et un rival.

Madame Van-Espen, contenant son indignation, voulut douter de l'exécution de ces promesses ; et Kruder, prenant avec célérité une plume qui se trouvait sous sa main, écrivit l'engagement personnel dont il venait de parler.

Que faisait Merken pendant ce temps ? Il se tenait à l'écart, saisissant à la dérobée quelques-unes des paroles que Kruder adressait à celle dont il était si éperdûment épris, et réfléchissait à ce qu'il devait faire. Il songea qu'en promettant à madame Van-Espen, pour prix de sa complaisance, de retirer la plainte portée contre son mari, et d'éviter le désastre dont il était menacé, Kruder pouvait y trouver très-bien son compte ; mais pour lui, il ne devait espérer la réussite de ses vues sur Louisa qu'autant que la famille tout entière serait plongée dans la détresse.

Quelle apparence y avait-il en effet que madame Van-Espen consentirait à favoriser des desseins criminels sur sa fille, en supposant même qu'elle pût céder à l'exigence de Kruder, ce que ses refus obstinés ne rendaient guère probable ?... Pour admettre cette idée, il faudrait méconnaître la nature et le cœur d'une mère.

Ainsi, il ne lui convenait pas à lui de se prêter à la proposition que Kruder adressait à madame Van-Espen, et il devait, au contraire, employer tous ses efforts pour empêcher le traité de se consommer.

Il fallait, à tout prix, faire déclarer la faillite, renverser de fond en comble la fortune de Van-Espen, puisque son propre bonheur devait se trouver au milieu de ses débris. Il s'avança brusquement vers son ami, et lui déclara qu'il ne consentait point à l'arrangement qu'il avait proposé à madame Van-Espen.

Celle-ci avait profité de ce moment pour s'éloigner et se rendre auprès de son malheureux époux, afin de consoler son désespoir et de verser quelque baume sur les plaies cruelles de son cœur.

CHAPITRE XXVIII.

Van-Espen n'était pas resté seul : ses deux principaux domestiques, Jérôme et Wilhelmine, étaient venus le trouver pour lui demander leur congé et le montant de leurs gages. Ils avaient appris les mauvaises affaires de leur maître, et ils savaient qu'il n'avait désormais plus besoin de leurs services. Ils avaient déjà retenu leurs places dans deux maisons considérables où l'on avait eu soin, pour les décider, de les mettre au courant de la situation de Van-Espen. Ces deux maisons étaient précisément celle de Kruder et celle de Merken.

Van-Espen fut accablé de tant de perfidie et de noirceur ; il répondit à Jérôme et à Wilhelmine qu'il avait eu à se louer de leurs bons services, et qu'il était disposé à leur en donner des certificats. Mais Wilhelmine lui fit connaître que M. Kruder leur avait déclaré que M. Van-Espen ne pouvait plus délivrer de certificats de probité, parce qu'il se trouvait sous la main de la justice par suite d'une fâcheuse affaire.

Ainsi la fortune qui se montrait si acharnée contre lui, se servait, pour le perdre, de deux individus sur l'amitié desquels il avait cru pouvoir s'appuyer dans les jours de tempête. Il allait se trouver privé à la fois de tout ce qui peut donner quelque prix à la vie, de tout ce qui peut la rendre supportable : l'honneur, l'estime de ses concitoyens. Les meilleures intentions devenaient, par suite d'un concours bizarre de circonstances, des charges accablantes sous lesquelles l'innocence, la pureté de toute sa vie allaient succomber.

Il ne pouvait croire que Carl eût abusé de sa confiance : il l'avait connu dans un de ces momens solennels où l'âme ne se déguise plus, où tous les voiles sont déchirés, et rien n'a pu lui faire supposer que Carl ne soit qu'un traître, qu'un misérable qui trompe indignement une amitié formée sous les auspices les plus terribles. Cependant, il est très-possible que Carl n'ait pu remplir sa mission, qu'il ait péri en mer par quelque accident, qu'il ait été retenu prisonnier par les Anglais qui l'auront pris pour un adroit espion ; mais quelle que soit la cause qui empêche Carl de revenir, l'effet doit être le même pour son malheureux ami ; il venait d'ailleurs d'apprendre que ses propriétés du Brabant avaient été ravagées à la fois par l'inondation de la Dyle et par un effroyable incendie.

Après avoir jeté les yeux de tous côtés sur sa situation, Van-Espen jugea qu'elle était désespérée, et que la fortune lui apprêtait un immense calice

d'amertume pour le reste de ses jours dans la honte, dans l'infamie dont il allait être abreuvé.

Il se voyait déjà condamné comme banqueroutier frauduleux, condamné comme complice de l'assassinat de Croft ; il voyait tous les habitants d'Amsterdam, ceux des environs, se pressant dans les rues où le cortège de son supplice devait passer ; vainement il s'agitait dans le cercle horrible où la fortune l'avait enfermé, il n'y trouvait de sortie que par la mort et l'infamie. Biais devait-il attendre que la main du bourreau vînt passer le lacet autour de son cou, et, du haut du gibet, montrer au loin son déshonneur qui allait rejaillir sur sa malheureuse famille ?... Non, non ; il devait regarder les adversités qu'il éprouvait comme des ordres réitérés de la Providence de quitter la vie ; il avait assez de courage pour les recevoir et les exécuter.

En se résignant à survivre à sa ruine, sa présence serait un pesant fardeau pour sa famille ; lui mort elle éprouverait sans doute la pitié de leurs parens, dont sa vue glaceraient la bienveillance.

Ainsi tout lui faisait un devoir de mourir ou plutôt de prévenir de quelques jours seulement la sentence qui serait rendue contre lui.

Ces résolutions, prises Van-Espen traça à la hâte quelques dispositions testamentaires, dont il confiait l'exécution à la tendresse de sa vertueuse épouse et de sa fille.

Lorsque ses préparatifs nécessaires furent terminés, il s'étonna de manquer de résolution pour accomplir un dessein que la fortune lui imposait ; mais quitter pour toujours deux êtres chéris, briser d'une main violente les plus douces chaînes que la nature ait formées !. Oh ! qu'il est permis d'hésiter et de sentir un tremblement dans sa main !

Cependant Van-Espen réfléchit que dans l'intérêt même des êtres qu'il aimait, il n'avait plus que ce parti à prendre.

Au moment où sa femme entra dans l'appartement une détonation d'arme à feu se fit entendre ; et l'infortunée épouse se trouva assez rapprochée pour être couverte des débris sanglans de son mari...

CHAPITRE XXIX.

Madame Van-Espen se précipita avec un grand cri sur ce corps agité des derniers mouvemens dont la vie marque son départ. Elle le tenait étroitement embrassé ; et lorsqu'on arriva attiré par le bruit, on eût dit deux cadavres attachés ensemble, tant l'étreinte était vive, tant la douleur avait anéanti celui des deux êtres qui avait encore le malheur de vivre.

Je n'entreprendrai point de retracer la douleur de Louisa ; le peintre de l'antiquité qui, ne pouvant exprimer le désespoir d'un père devant le sacrifice de sa fille, lui jeta un voile sur le visage, aurait sans doute usé de la même ressource s'il avait eu à montrer une jeune fille près des restes encore palpitans de son père.

Le tableau était complet, il n'aurait fallu qu'un pinceau habile pour en marquer toutes les nuances ; les contrastes n'y manquaient pas non plus ; et, à côté de la douleur déchirante de la mère et de la fille, on aurait pu remarquer la froide indifférence de Merken, la satisfaction à peine déguisée du farouche Kruder.

Informé de ce qui venait de se passer dans la maison de Van-Espen, le jeune Philippe était accouru en toute hâte ; il fut rempli de toutes les émotions terribles que devait faire naître la scène qu'il avait devant les yeux : un cadavre, une femme éplorée, une fille dont le désespoir ne peut se décrire ! Il s'associa à leur douleur avec un abandon, avec une âme de jeune homme et d'amant ; il fit presque rougir son père de l'insensibilité qu'il avait montrée, et dont la froideur avait résisté aux impressions qui jaillissaient de toutes parts d'un spectacle lugubre et solennel.

Philippe était indigné, en songeant que la dureté de Kruder et celle de son père avaient causé une aussi épouvantable catastrophe ; il aurait voulu racheter de la seule fortune qu'il possédait pour le moment, de son sang, de sa vie, celle de l'infortuné Van-Espen.

Il se voyait presque avec horreur quand il pensait qu'il était le fils d'un homme impitoyable et inhumain ; il tremblait d'avance de lui ressembler un jour. Ses idées bouillonnaient avec une telle impétuosité, qu'il ne put les empêcher de se répandre au-dehors en paroles acerbes et passionnées. Kruder se trouva plusieurs fois sous ses coups ; et la distribution en était si prompte et si vive, que la victime fut toute meurtrie avant d'avoir pu répondre un mot, articuler une syllabe. Merken lui-même, avec toute l'autorité d'un père, ne pouvait parvenir à arrêter cet emportement, cette colère inspirée par la pitié, par l'ardent amour qui embrasait son cœur pour

Louisa, et par la honte qu'il éprouvait de se voir le fils d'un homme dont la cupidité était souillée de sang.

CHAPITRE XXX.

Pendant que cette nouvelle scène continuait avec chaleur à la suite des scènes terribles qui l'avaient précédée, un grand bruit de monde se fait entendre au-dehors ; bientôt, on voit paraître un acteur, sur lequel on ne comptait plus, et qu'on avait déjà oublié parmi tant de grands sujets qui absorbaient l'attention : c'était Carl qui, à travers mille périls, et avec un dévouement sublime, avait rempli la mission qu'il avait reçue de la confiance de son ami. Grâce à lui, le navire les Deux Frères et les piastres mexicaines étaient entrés dans le port d'Amsterdam ; et Van-Espen allait se trouver plus riche que jamais ; malheureusement, celui-ci n'avait pas su attendre le retour de la fortune et celui de Carl.

En apprenant l'épouvantable catastrophe qui venait de se passer, en voyant ce cadavre, ce sang, ces deux douleurs muettes qui l'entouraient, Carl fut frappé comme de la foudre : il lui semblait qu'il avait contribué à la mort de Van-Espen, puisque celui-ci avait pu croire que sa confiance serait trahie par un mandataire qui avait de si funestes antécédens, que son vaisseau de la Jamaïque se trouvait plus aventuré que lorsqu'il n'avait affaire qu'aux croisières anglaises.

« Oh ! s'écria-t-il, j'aurais bien dû finir plus tôt, et de mes propres mains, ma déplorable existence ; je n'aurais pas encore ajouté un remords à ceux qui pèsent déjà sur mon cœur d'un si terrible poids : je te n'aurais pas le regret d'avoir contribué, te quoique involontairement, au suicide d'un père de famille qui a pu me maudire avant d'expirer. »

Il allait continuer sur ce ton et avec les marques du plus violent désespoir, lorsque les magistrats, qui étaient arrivés pour dresser un procès-verbal de l'événement sinistre, trouvèrent un papier décacheté dans la poche de l'infortuné Van-Espen.

Ils s'empressèrent d'en faire la lecture à haute voix ; et ce papier contenait ce qui suit :

Poursuivi par les rigueurs de la fortune, tourmenté par deux hommes implacables qui se disaient mes amis, menacé d'une ruine complète et d'un déshonneur sans mesure, je n'ai plus le courage de vivre — Je me suis

décidé à me donner la mort — Je n'ai eu qu'à me louer du dévouement, de l'amitié du jeune M. Carl ; je viens d'apprendre qu'il a été condamné dans sa patrie à la peine des faussaires ; j'aurais connu plus tôt cette circonstance que je ne m'en serais pas moins confié à son amitié généreuse. J'ai cru voir en lui une âme noble et élevée ; je meurs avec la pensée que je ne me suis pas trompé. J'ai appris par ma propre expérience que le chemin de la vie est si difficile et que les hommes sont si méchants, qu'on peut bien s'égarer un moment sans être à jamais criminel.

Pour donner à M. Carl un témoignage de ma reconnaissance pour le service périlleux qu'il a voulu me rendre, je lui lègue une somme de vingt mille florins, dans le cas où il ramènerait *les Deux Frères* à Amsterdam. Je désirerais même que ma Louisa voulût aider son père à acquitter une dette de gratitude envers ce jeune et loyal étranger ; je suis persuadé que M. Carl, avec les vertus que j'ai cru reconnaître en lui, pourrait assurer son bonheur.

Dans le cas où M. Carl ne ramènerait pas le navire, ce qui ne pouvait arriver que par des circonstances majeures et in » dépendantes de sa volonté, j'attache un grand prix à ce que ma malheureuse famille lui fasse au moins parvenir l'assurance de mes sentimens, puisque ce sera le seul gage que je pourrai lui laisser...

Adieu, ma femme, adieu ma fille pardonnez-moi les malheurs qui vont vous accabler ; vous savez si je vous aimais !... La fortune me force de vous quitter pour toujours !... Oh ! non, pas pour toujours !... Il existe là haut un être miséricordieux qui, prenant en pitié les fautes des hommes, se plaît à réunir dans son sein paternel les êtres qui s'aimaient sur la terre et que la mort séparent... Adieu, adieu, nous nous reverrons un jour.

MICHEL VAN-ESPEN. »

CHAPITRE XXXI.

Cette lecture arracha des larmes à tous à tous ceux qui l'entendirent, excepté à madame Van-Espen et à sa fille qui, toutes deux absorbées dans leur douleur et attachées aux restes inanimés d'un époux et d'un père, paraissaient étrangères à tout ce qui se passait autour d'elles.

Les magistrats exprimèrent des regrets sur l'erreur dans laquelle ils étaient tombés en soupçonnant MM. Van-Espen et Carl de crimes odieux ; mais ils avaient reçu des déclarations si précises d'un homme qu'ils devaient croire sincère, qu'ils avaient été réduits à commencer des poursuites, malgré leur conviction que M. Van-Espen ne pouvait être coupable. Ils ajoutèrent qu'ils avaient acquis la preuve que l'imputation était calomnieuse, que M. Croft avait laissé un écrit qui ne permettait d'attribuer sa mort qu'à un suicide, et que la justice allait procéder contre le dénonciateur faussaire. En conséquence, ils ordonnèrent l'arrestation immédiate de M. Kruder, sauf à procéder plus tard contre M. Merken si les soupçons de complicité qu'on avait, contre lui, venaient à se vérifier.

La partie du testament de M. Van-Espen où il exprimait le désir de voir s'unir M. Carl et sa fille Louisa, donna lieu à un incident. Philippe chérissait éperdûment la fille de Van-Espen ; mais après le vœu manifesté par le père, après l'héroïque dévouement de Carl, il lui semblait qu'il devait faire le généreux sacrifice de ses affections ; il dit à Carl qu'il enviait son sort et qu'il regrettait de ne l'avoir pas mérité par d'aussi belles actions ; que Carl était le seul être sur la terre auquel il pût céder avec une résignation douloureuse un cœur dont lui-même ne s'était pas rendu digne au même degré. « C'est à vous, lui dit-il, généreux étranger, à vous qui avez montré pour Van-Espen un dévouement sublime, qu'il appartient de consoler sa fille infortunée, et de répondre à la confiance de son père. S'il ne fallait pour mériter le cœur de Louisa qu'un amour te sans bornes, j'aurais autant de droits que vous ; mais vous avez d'autres titres devant lesquels je dois me retirer et me rendre justice. »

— « Non, non, s'écria Carl, ce n'est pas moi qui suis digne du cœur de Louisa ; ce n'est pas un homme flétri par un arrêt de la justice qui doit obtenir tout ce que la vertu a de plus pur et de plus sacré. »

— « Votre faute, reprit Philippe, votre condamnation ont été purifiées par vos vertus, par vos actions généreuses, par ce hérosisme de dévouement que vous nous avez fait admirer. Si vous fûtes réellement coupable, vous devez vous féliciter d'une circonstance qui a fait briller vos qualités dans tout leur jour ; mais non, vous ne fûtes pas coupable, et celui qui aurait pu réellement tomber dans un crime ne se serait pas relevé avec tant d'éclat. »

Philippe ajouta qu'un motif puissant devait aussi lui commander la retraite : c'était sa qualité de fils de Merken.

Il avait bien compris qu'après tout ce qui s'était passé, il serait difficile et peut-être même impossible à Louisa d'unir son sort à celui dont le père était l'ami de Kruder.

CHAPITRE XXXII.

Lorsque cette scène de générosité se fut prolongée pendant quelques instans, les diverses personnes se séparèrent, et madame Van-Espen et sa fille furent reconduites dans leur appartement où elles ne devaient pas trouver le repos dont elles avaient pourtant un si grand besoin. Carl seul, fidèle aux devoirs qu'il s'était imposé envers cette famille infortunée, resta auprès d'elles comme étant de la maison, selon les expressions que Van-Espen lui avait répétées souvent et que sa veuve éplorée lui répéta à son tour.

Tout ce que la piété filiale la plus attentive peut imaginer, fut prodigué par lui à madame Van-Espen et à sa fille. Philippe revint de temps en temps dans la maison pour rendre ses hommages à ces deux dames qu'il confondait dans la même affection : c'est dire assez qu'il avait cherché à étouffer son ancien amour dont il avait fait le sacrifice généreux.

Cependant le temps, ce baume universel qui guérit toutes les plaies du cœur avait un peu affaibli les douleurs de madame Van-Espen et de Louisa. Pour se montrer fidèles aux principes de celui qu'elles avaient tant pleuré, au lieu de vouloir immoler sur sa tombe deux coupables victimes, elles cherchèrent à arrêter le bras de la justice levé sur la tête de Kruder et même sur celle de Merken. Le bon cœur de Philippe avait aussi puissamment contribué à les désarmer, puisqu'on ne pouvait frapper le père sans atteindre le fils.

Elles demandèrent aux magistrats de suspendre toutes leurs poursuites et d'abandonner les deux calomniateurs à la seule justice de leurs remords.

Cependant en faisant taire leur juste indignation, elles ne voulaient pas mettre des bornes à celui de leur reconnaissance. Riches désormais et plus riches que jamais elles ne l'avaient été, elles n'avaient pas méconnu la source de leur opulence, le souvenir du bienfait de Carl était sans cesse dans leurs cœurs et même sur leurs lèvres.

Carl, satisfait de sa belle action, voulait s'éloigner ; peut-être même n'avait-il pas renoncé à de funestes desseins. Mais madame Van-Espen et

Louisa le supplèrent de ne pas les abandonner ; elles comptaient sur son appui, sur ses conseils, et leur destinée devait être liée à jamais. Il leur rappelait d'ailleurs par sa seule présence celui qu'elles devaient toujours pleurer.

Carl restait ainsi auprès d'elles en espérant sans cesse qu'on lui rendrait la liberté, et que ces deux dames seraient débarrassées de la présence d'un coupable condamné par la justice.

Van-Espen lui avait fait un legs de vingt mille florins ; il ne voulait pas les recevoir, mais madame Vari-Espen l'y contraignit, en lui disant qu'elle entendait s'acquitter de toutes ses dettes.

Carl écrivit eh Prusse, à Berlin ; il offrit de désintéresser tous ses créanciers, et ses propositions furent acceptées avec empressement. Comme il paraissait fêché, il se trouva qu'on n'avait pas bien jugé la première fois ; la sentence fût annulée, et Carl rétabli dans toutes ses prérogatives de citoyen. Il ne devait plus craindre alors de souiller la maison de Van-Espen de la présence d'un criminel ; il n'eut plus de prétexte pour s'éloigner, et comme il avait au contraire mille motifs pour demeurer, que Louisa était charmante, que le vœu du père exprimé dans son testament était partagé par sa veuve, au bout de deux années il épousa la fille de son ami, et continuant les opérations de la maison il soutint dignement la renommée de prudence et d'intégrité qu'elle avait obtenue depuis deux siècles.

Heureux dans son ménage, entouré de la considération universelle, comblé des faveurs de la fortune, il put répéter désormais qu'il n'est aucune situation de la vie assez malheureuse pour qu'on puisse se croire perdu sans ressource et se résoudre au suicide.

FIN.

1 « Combien-ils voudraient, rendus au jour et à la vie souffrir la pauvreté et les plus durs travaux ! »

2 Chirurgien de Lyon, homme d'honneur, bon citoyen, ami tendre et généreux, négligé, mais non pas oublié de tel qui fut honoré de ses bienfaits.

3 spérez malheureux ! gens heureux, prenez garde !

4 Tribunal chargé de prononcer sur les cas de banqueroutes.

5 Ce fait est exact.

6 Gilbert d'Amstel, acte I, scène I.

ROBERT MAGAIRE,
OU
LES HÉROS DES ADRETS,

PAR
FRÉDÉRIC-LEMAITRE,
Acteur du Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

1 vol. 2. 12. Prix : 12 francs.

On connaît le prodigieux talent de M. Frédéric Lemaître. Ses créations, *Berge des Adrets, le Joueur, Napoléon, le Comte Richard d'Arlington*, sont des créations du premier rang parmi les acteurs vivans. Mais ce que beaucoup de personnes ignorent, c'est que Frédéric est un homme de verve et d'originalité. Celles qui ont entendu parler de lui assurent que cet ouvrage est destiné à obtenir

Il paraîtra le 15 mars prochain. MM. les libraires et leurs demandes avant cette époque à l'édi-



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le Suicide, par Servan de Sugny

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5698769t>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes

informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr